





# Au paradis sans préavis

Cyrille Cléran

**Editions de la rue nantaise**

Photographie de couverture : Youenn Duhamel

**Editions de la rue nantaise**  
Tout droit de reproduction réservé





## EN ALLANT VOIR LA MER

C'est le début de l'après-midi. Felipe trace la route. Ce matin, il a mis un short avec la ferme intention de voir la mer, au moins du sable, au pire des galets. Quand il a pris la bretelle pour pouvoir rouler sur une quatre-voies fluide filant plein ouest, tout allait très bien. Personne ne pouvait deviner qu'un appel téléphonique – Felipe est médecin, sa voiture est équipée en conséquences – allait dévier sa course.

« Allô ? Felipe ? Tu conduis ? C'est ta Carola chérie... Arrête-toi s'il te plaît : j'ai quelque chose d'important à te dire.

- C'est bon Carola chérie : j'ai ralenti. Dis-moi tout.

- Je suis enceinte. »

Felipe le pied sur l'accélérateur, les mains gantées, massant le volant d'un geste saccadé, regardait défiler la bande d'arrêt d'urgence. « De qui ? » a-t-il demandé benoîtement. « C'est arrivé comment ? » aurait-il pu demander sur le même ton. Carola a explosé de rire en demandant au jeune toubib de deviner. Avant de raccrocher brutalement, sans dire au revoir. De nouveau seul, Felipe préféra se garer pour réfléchir au problème qui venait de sortir de la bouche de Carola. Felipe en connaissait par cœur les commissures et jusqu'à la moindre gerçure. Depuis bientôt dix-huit mois, Felipe aimait embrasser les lèvres de Carola. Il les avait rencontrées pendant l'épidémie de grippe et tout de suite, elles lui avaient plu. Rapidement guérie (l'amour fait des miracles), sa Carola chérie l'avait très généreusement dédommagé de ses bons soins et de son dévouement. Tous deux partageaient désormais la même couche. Carola dormait à gauche, Felipe à droite. Ils s'entendaient à merveille, formant un couple à la fois moderne et tranquille.

Mais Felipe ne l'entendait pas de cette oreille. Il s'estimait beaucoup trop jeune et pas assez aguerris pour devenir papa. Maudissant le laconisme et les mauvaises manières de sa Carola chérie, il ne put que regretter d'avoir le téléphone dans sa voiture. Pour s'éclaircir l'esprit, il fouilla très professionnellement, comme à l'accoutumée, dans le fouillis de sa mallette de docteur en médecine. Avec ses clés de voiture, son portefeuille plein de photos et son tatouage sur la hanche, sa mallette de docteur en médecine faisait partie de ces petites choses dont il ne se séparait jamais. Il sortit une petite boîte en argent qui contenait quelques grammes de cocaïne. Elle se retrouva sur le tableau de bord. À l'aide d'un bistouri, il dessina sur un miroir de poche deux courtes et fines lignes blanches. Chacune des narines de Felipe aspira son trait respectif. Quelques reniflements s'ensuivirent. Avec l'index, il se frotta le nez. Ça allait tout de suite mieux. Il enclencha une cassette de Canned Heat dans l'autoradio de sa diesel ronronnante. Il baissa les vitres électriques. Il avala une large bouffée d'air. Et il embraya vers la mer. Il était sûr de lui : ni l'Anku ni la distance ni les panneaux de danger signalant le passage d'animaux sauvages et cornus n'étaient en mesure de l'effrayer.

Ah ah ! Tout lui était dorénavant d'une pureté voluptueuse et séraphique – son professeur de chirurgie appliquée aux tumeurs et aux stases osseuses l'avait pourtant mis en garde plus d'une fois : « Les paradis artificiels peuvent vous rendre le quotidien déprimant... et c'est en connaissance de cause que je vous en parle » ; mais encore aujourd'hui, Felipe n'en faisait bien souvent qu'à sa tête. *Come on the road again... the road...* Des enceintes encastrées sortaient des sons décoiffants. La route, son avenir et ses souvenirs lui appartenaient. En face, les voitures roulaient vers l'est et avec le crépuscule, les phares faisaient leur apparition. La musique envahissait l'habitacle. Le téléphone débranché reposait sur le siège du passager.

Les yeux de Felipe mirent longtemps à s'apercevoir que la pluie arrosait la route. De suite, les essuie-glaces s'activèrent et Felipe essaya de ne pas se laisser anesthésier par ce va-et-vient qui avait quelque chose d'énervant. Carola devait être en train de regarder une émission divertissante à la télévision, songea-t-il. Certainement attend-elle le père du fœtus. Peut-être, pour l'occasion, a-t-elle aussi, la bougresse, posé des fleurs, du champagne et des bougies idiotes sur la table du salon – celle des grandes occasions. Felipe n'eut pas la force de faire demi-tour, de prendre la première sortie, de rejoindre Carola et ses petits plats préparés, Carola et ses baisers langoureux, Carola et ses matinées sans souci sous la couette. « *Ce sera sans moi.* »



Felipe veut voir la mer. « *Ça me fera le plus grand bien.* »

Aujourd'hui, c'est son jour de congé. Et il n'était pas dit qu'il n'en profiterait pas pleinement. Jusqu'au bout. Adolescent déjà, Felipe se plaisait à se retrouver dans de longues promenades solitaires, sans but ni raison. Quand il en était privé, son humeur naturellement douce en pâtissait. Il devenait irritable, hargneux. En revanche, pour l'heure, Carola avait dû enfile sa nuisette et bougonnait en déplorant le vide monstrueux, à la droite du grand lit à deux places. Un lit à baldaquin, pour ne pas dire nuptial. Par superstition autant que par dépit, elle enfouira sa tête dans l'oreiller de Felipe, il en mettrait sa main à couper. Il sourit avec retenue, d'un rictus un peu honteux – en ce qui la concerne, quand elle est fâchée, Carola chérie a des moues adorables. Aujourd'hui, cette diablesse de Carola lui offre un objectif précis : devenir papa. Quant à savoir si elle sait se servir correctement d'un stérilet, c'est une autre histoire.

Ce coup de téléphone, pour Felipe du moins, représente un tournant décisif. Il allait devoir prendre ses responsabilités ainsi que son courage à deux mains, lui qui n'avait surtout pas l'étoffe d'un papa. Lui qui n'avait même jamais envisagé pareille aberration, sauf pour en rire. Lui qui ne s'est jamais résolu à considérer sa propre mère comme une grand-mère potentielle. Parce que s'il était médecin par vocation et qu'il aimait la vie profondément et de manière inconditionnelle, Felipe ne se sentait pas pour autant d'humeur à torcher des bambins potelés. Certes, il avait semé des graines dans le ventre de sa Carola chérie, mais il ne parvenait pas à croire qu'il s'agissait là de ce que les psychanalystes nomment un acte manqué. En effet, qu'avait-il besoin d'un fils ? Felipe aimait Carola pour elle toute seule, non pas pour tous les ovules qu'elle cachait mine de rien en son sein. Depuis, la pluie avait cessé. Les essuie-glaces glissaient toujours sur le pare-brise. Felipe se sentait possédé d'une sacrée envie de fumer. Stoppa net sa voiture et, appuyé sur le capot tiède qui faisait des bruits secs de moteur au repos, se roula une cigarette en regardant les autos dans la nuit. Il tressaillit quand une berline noire en trombe klaxonna en passant devant lui. Sans en être certain, il avait cru reconnaître Angelino Göhtperz, un vieil ami avec lequel il avait passé du bon temps, il y a très longtemps de cela. « *Sacré Angelino, toujours par monts et par vaux, tu n'as pas changé...* » Du bout de la semelle, il s'appliqua à écraser son mégot. S'attardant comme par mégarde sur sa montre, il se rendit compte qu'il avait pris du retard sur ses prévisions horaires, qui dataient de son réveil tardif. Ce matin semblait si loin...

Il n'avait toujours pas vu la moindre vague, pas entendu ne serait-ce qu'une seule mouette. La portière claqua prestement et dans l'élan, il retrouva sa place de prédilection, à savoir, derrière le volant. Un bref instant, il repensa à son permis de conduire qu'il pensait ne jamais pouvoir décrocher. Il lui avait fallu cinq tentatives. Cinq ! Parce qu'il psychotait comme un malade. Avait horreur de la gueule des examinateurs qui notaient sa façon de passer les vitesses et de freiner au stop. Il ne comprenait rien à ces histoires de priorités et d'angles morts. D'ici une heure, un hôtel près de la côte lui assurerait une halte qu'il savait être, sans être abusivement coûteuse, confortable. Il était pressé d'y arriver. Un nouveau regard sur sa montre lui avait d'ailleurs souligné sa hâte de se présenter face à l'Océan. La nuit tombante rendait le soleil aveuglant. Il doubla un camion qui transportait des moutons. Depuis qu'il avait appris sa paternité, il se sentait décalé, vaguement à côté de ses pompes. Il avait l'impression de ne pas être au bon endroit ni à la bonne heure. Un *aggiornamento*, comme on dit, chez les Italiens et les diplomates, devenait impératif. À la radio, pour le lendemain, la voix annonçait du beau temps sur tout le pays. Après les pubs, une chanson de Michèle Torr s'égreña. Molle et dépassée. Felipe, presque heureux sous l'effet de la cocaïne, eut néanmoins la politesse de la boire jusqu'à la dernière note avant de changer de station. Mais sa Carola chérie lui avait bletti sa journée et Felipe, d'un caractère pourtant si débonnaire, ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir. Était-ce toutefois la cocaïne ou le premier pas dans le monde des adultes que l'enfant en gestation provoquerait irrémédiablement, qui le rendait si susceptible, si soucieux ? Il se sentit brusquement fatigué, nerveux, indécis, vidé : le bien-être du début de l'après-midi s'était dissipé. Le fantôme du gros ventre de Carola s'était installé à la place du mort. Au loin, dans une sourde brume nocturne, un carillon tentait de percer les ténèbres sans lune. Une andouille en plein-phare le croisa et Felipe maugréa.

Vingt-deux heures tiltèrent sur sa montre-bracelet. La voiture de Felipe crissa très lentement sur les gravillons blancs du parking de l'hôtel. Seul le rez-de-chaussée était éclairé. Tout autour, la lande qui courait jusqu'à la mer, semblait attendre un je-ne-sais-quoi d'éminemment mystérieux, qui n'était jamais venu, qui ne viendrait pas ce soir et qui ne viendrait sans doute pas plus demain. Néanmoins, ces ambiances désertes lui étaient familières et il s'estimait tout à fait en sécurité.

Une fois le moteur éteint, Felipe se demanda une ultime fois s'il allait appeler ou non Carola puis, écrasant les gravillons d'un pas sobrement déci-

dé, il se dirigea en short vers les lumières. Ce n'était vraiment pas la peine de la réveiller. Elle était intelligente : elle pouvait comprendre qu'il puisse avoir besoin de solitude pour assimiler la nouvelle. Elle savait Felipe taciturne et en règle générale, elle avait le bon goût d'y trouver un charme très romantique.

Un journal dissimulait le patron de l'hôtel. Le vieil homme lisait – dans les auberges, hors saison, les distractions sont rares et le moindre mouvement devient gigantesque. Felipe salua d'une voix feutrée, comme pour ne pas le faire sursauter. L'affaire fut promptement conclue. Le vieux monsieur leva le nez de son journal et une chambre avec parquet, cheminée et balcon, fut mise à la disposition de ce client tardif.

Demain matin, si la brume se lève, Felipe en ouvrant ses volets apercevra, au bout de la lande, la mer.

Trois heures du matin : Felipe ne dort toujours pas. Il fume une cigarette, étendu sur son lit. La fumée flotte tranquillement au-dessus de sa tête, faisant des tourbillons parce que la fenêtre est entrouverte pour inviter le bruit étouffé des vagues à bercer sa paix horizontale. Tout laisse croire que Felipe est finalement bien heureux, là. Seul, le cendrier plein posé sur la table de nuit signale la demi-mesure de l'apparente félicité dont Felipe jouit non sans peine. Sa conscience était malmenée. La présence de Carola eût été le seul remède pour la soulager. Mais cette nuit, elle est loin de lui, et il se sent de plus en plus loin d'elle. Il consent, à l'aube, à s'endormir sans elle à ses côtés. Ça ressemble à une petite trahison et, de plus en plus inquiet de savoir jusqu'où sa lâcheté le conduira, il ferme les yeux.

Le soleil, haut et narquois, fait office de réveil-matin. Il allume une cigarette et se dirige vers la salle de bains. Il se regarde dans la glace et cligne de l'œil. « *Comment ça va, papa Felipe ?* » Puis d'un geste de praticien, il appuie son pouce sur son poignet pour mesurer son pouls.

Au-dessus des bruyères et des ajoncs stagnent des nappes de brume quand, chaudement douché et fraîchement rasé, il sort de l'hôtel. Par politesse, presque par réflexe, le vieux gardien derrière son haut comptoir fait un signe de tête. Felipe lui répond sur le même mode mais ni l'un ni l'autre ne cherche à engager plus avant la conversation. Il s'oriente avec le bruit de la mer. Dans le ciel, des hirondelles pourchassent les nuages de moucheron qui fournissent un petit-déjeuner à chacune.

Pendant la nuit, imperceptiblement, le ventre de Carola a encore enflé. Sournoise comme à son accoutumée, la nature fait son œuvre.

« Nom de Dieu ! » jura Felipe qui en était à sa troisième allumette pour la même cigarette. Contraint de stopper net son parcours il se retourne pour se protéger de ce foutu vent de mer qui forçait au fur et à mesure que, de son pas nonchalant, il se rapproche de la grève. Les passereaux printaniers ont laissé la place à de fiers goélands aux ailes grises. Les premières vagues apparaissent. Instantanément il retrouve un enthousiasme d'enfant. Et comme toujours en de tels instants, Felipe subodore que ce spectacle panoramique de toute beauté n'est pas là devant ses yeux par hasard, qu'il y a peut-être un message à décrypter dans les écumes et dans les écueils qui ne manquent pas d'affleurer à chaque marée.

Dans ses pensées, il chercha pendant plusieurs minutes, assis sur un lourd rocher, le nom de cette tribu un peu primitive qui faisait d'une pierre deux coups en offrant à l'Océan le placenta des nouveau-nés pour *primo* (par superstition) assurer le bonheur et la longévité des bébés et *deuzio* pour nourrir les poissons que capturent les pêcheurs de la tribu. Il savoura une seconde cigarette pour soi-disant s'aider à réfléchir et conserva cette auguste pose contemplative. Jusqu'à ce qu'une sacrée envie d'uriner le force à lever le camp. Dos au vent, il ouvrit la braguette de son short. « *C'est à cause de toi si je suis papa !* » Et à nouveau, il sourit, un peu. Sa douce grivoiserie avait remué la braise de ses souvenirs – souvenirs communs de baise partagés par tous ceux qui ont connu l'union d'un corps nu avec un autre corps nu.

Jusqu'au coucher du soleil, abruti par le sel et le bruit des vagues, Felipe face à la mer poursuit ses songeuses cogitations. S'étant peu reposé la nuit passée, une douce fatigue commence à l'engourdir, à l'embaumer. Et puis, il y a aussi la faim (car aujourd'hui, il n'a pas encore pris de cocaïne). Et le froid. Et ce maudit vent chargé de remugles iodés. Et puis ce bébé ! Bref, Felipe se doit de bouger. Il lui faut payer sa chambre d'hôtel, parce qu'il n'a pas réglé d'avance et racheter des clopes par la même occasion. Puis rentrer à la maison et revoir Carola : le cœur de Felipe accélère la cadence. Tout est absurde.

À trente mètres, les vagues lèchent le sol, inlassablement.

Il ne lui reste qu'une chose à faire : le ventre creux, il enlève son short, se débarrasse de son polo à rayures – un polo de marin bleu marine et blanc avec un écusson –, délace ses groles et se précipite vers l'eau. Il imaginait que cet exercice clarifierait ses idées. Mais elles sont si hérissées de confusions proéminentes, que toutes les mers du monde ne suffiraient pas à les

arrondir, les polir. Ses pensées ne sont pas des galets, il en prend conscience, cruellement.

Dans sa voiture, le téléphone sonne. Carola tente de le joindre. N'importe quelle femme amoureuse ferait de même. Mais celle-ci ne sait pas encore que Felipe va poursuivre vers l'Ouest. Et que tout ce qu'il gardera d'elle, une photo d'identité et le double d'une ordonnance pour une vilaine grippe vite soignée, tiendra dans le pli d'un portefeuille.

\* \* \*



## L'AMOUREUX FOU

*Paris, XVIII<sup>e</sup> arrondissement, 18 mai 1993.*

Torse nu, Lou pose un premier pied sur une caisse en bois vide qui abritait des bouteilles de vin rouge puis monte sur son tabouret, s'accrochant des mains au rebord du lavabo. Cet assemblage remplace l'escabeau qu'il n'a pas. Le miroir au-dessus du robinet reflète son torse grassouillet et sa face endormie. La nuit de Lou a été courte. Il s'est assoupi tard. Il a lu des bandes dessinées sur les trolls jusqu'au petit matin. Il serre les maxillaires et retrousse les babines dans un rictus qu'il reproduit à chaque réveil pour vérifier l'éclat de son sourire. Rassuré, il se passe les mains dans les cheveux et saute à terre en caleçon. Réception parfaite. Lou n'a pas une taille extraordinaire (il mesure un peu moins de cent trente centimètres tout confondu) mais il est trapu comme un gorille. Il grimace néanmoins au contact du carrelage, froid. Il est grand temps d'investir dans un tapis de bain.

Le soleil est déjà haut quand Lou sort, rasé de près, pour aller chercher des cigarettes. Il fume peu mais aime avoir des cigarettes et un briquet sur lui. Lou aime bien avoir plein de trucs inutiles dans les poches. Ces gris-gris, ces vieux papiers et ces porte-clés l'empêchent de se sentir démuné.

Lou a quitté son village il y a un an et demi. Dans la grande ville où il a atterri, il ne connaît personne. Pas même ses voisins de palier, qui partent tôt

et rentrent tard. S'il ne revenait pas chez lui, nul ne s'en apercevrait. Nulle commère ne dirait : « Le nain du troisième m'a dit qu'il allait au bureau de tabac. Depuis, on n'a plus de nouvelle. » Lou sort peu. Il ne fréquente que les rares endroits où il ne risque pas de se faire marcher dessus et comme les caddies sont trop grands et que les rayons sont trop hauts, il se fait livrer ses courses. Pour finir, même si c'est le futoir dans son appartement, Lou a une vie rangée. Ses distractions sont réduites au minimum mais il s'en contente. Avec sagesse. Pourtant, première rupture avec sa pavlovienne condition, une lumière inédite s'apprête à surexposer les contours de son existence. Bientôt, tout va changer. Sans se douter de rien, Lou avance pour l'instant dans les labyrinthes du quotidien, où les surprises, quoique permanentes, sont sans éclat – labyrinthes où se perdent les âmes les plus précautionneuses, et où d'autres qui auraient pu ne jamais se rejoindre se croisent.

Les méandres de l'aventure au quotidien vont l'emporter dans une valse pleine de saveur, sucrée, salée, sensuelle, fatale. Seulement Lou ne le sait pas encore – il ne va pas tarder à l'apprendre. Instant magique ! Lou va tomber amoureux. Deux bras tendres, deux seins doux et un regard ami seront là pour l'entourer de toutes les attentions dont une femme est capable – et Dieu pour avoir mis la main à la pâte sait que ces bougresses en ont, du potentiel.

Croisant le regard d'une passante qui entre d'un pas furtif dans la boulangerie du coin du boulevard Nockhergasse et de la rue des Églises, Lou décide de ne jamais plus jamais quitter des yeux le regard de cette femme. Elle est jeune, brune. En un tournemain elle est parvenue à le bouleverser, en un éclair, comme dans ces films de Godard qui repassent parfois en fin de soirée, pour les cinéphiles avertis et parmi eux, ces nains qui n'arrivent pas à dormir. Mais en vrai, c'est tellement mieux qu'au cinéma. Cupidon a frappé. Lou est scotché, capable de tout, il ne fera pas machine arrière. Plutôt mourir. Lou n'apostasie jamais ses décisions. Au moins aussi superstitieux que certains animistes qui peuplent les forêts tropicales, Lou a toujours eu peur en revenant sur ses pas de marcher sur son ombre. Alors, comme sous hypnose, il a poussé la porte de la boulangerie. L'apparition, Stella de son prénom (prénom né d'un compromis entre un papa qui voulait appeler sa fille Lola et une maman qui insistait pour la baptiser Stéphanie), l'apparition, la créature pourrait-on dire, demande un pain de mie tranché.

« Ce sera tout ? »

Et une tartelette au citron.

En se retournant, elle manqua d'accoster Lou de plein fouet. Il s'en était



fallu de peu. « Oh pardonnez-moi. » La confusion de la demoiselle fit sourire le jeune aventurier. Les pommettes de Stella avaient rosé et Lou se félicitait de s'être subrepticement rapproché du dos de la jeune femme pour en goûter le parfum – parfum frais et fleuri qui se mariait à la perfection avec les chaudes odeurs de fournil qui animaient la boutique. « Je ne vous avais pas vu. » Joueur, Lou de sa poche sortit un louis d'or porte-bonheur et déclara avec une assurance écrasante :

« Si pile apparaîtrait, je ne vous tiendrai pas rigueur de m'avoir piétiné. »

Pile apparut.

« Nous voilà comblés, nous allons pouvoir partager nos petits-déjeuners et une grande histoire d'amour va naître d'une tartelette ! »

Tant d'aplomb chez un si petit bonhomme décontenança Stella qui ne put qu'acquiescer. Un nain l'abordait de tôt matin, elle ne voulait pas réfléchir davantage. Il y a des jours où l'insolite des événements nous entraîne sur des pentes délicieuses à dévaler. Il est alors idiot de s'y refuser. Lou jubilait et se demandait où il avait été chercher une telle audace. Stella lui rendit son sourire. Un sourire d'une fraîcheur étonnante. Si Lou avait eu des ailes, il se serait mis à virevolter au-dessus des religieuses au chocolat et des bavaroises à la framboise. Il aurait été coller un bisou sur les deux joues de la boulangère et aurait tournoyé pendant des siècles autour de la belle Stella. La poésie de l'instant ne leur étant pas étrangère, ils préféraient ne point souffler mot. Ils voulaient préserver longtemps la magie de cette rencontre. En silence, se faisant la première complice de leur idylle naissante, la boulangère leur rendit la monnaie. Lou n'avait plus qu'à se laisser porter par cette vague transcendante qui enlevait toute volonté chez Stella, la lavant de toute retenue. Ils sortirent au grand jour.

Lou était plus heureux qu'un Roméo qui retrouve sa Juliette et Stella le cœur battant rayonnait d'amour comme une Juliette au bras de son Roméo.

Plus tard, en sortant de chez le fleuriste le plus chic, les bras chargés de mille senteurs de pâtisseries et de pollens mélangées, Lou et Stella se donnaient déjà la main. De loin, on aurait dit une grande sœur amoureuse de son petit frère. Tous deux rayonnaient, fiers de cet inceste insolent, et des colibris butinaient les fleurs d'angrec et les cypripèdes, pendant que des écureuils au poil brillant grignotaient les pépites de chocolat semées sur les petits pains briochés. Un nuage de papillons multicolores auréolait le couple naissant et il n'était pas nécessaire d'être prophète pour deviner que les Dieux, les mages et les fées bénissaient la grandeur de cette union incongrue.

Les gens dans la rue pourtant ne voyaient pas d'un bon œil le succès de Lou. Depuis tout temps, ils l'avaient systématiquement regardé de haut. Pourquoi ? Nul ne saurait le dire. Toujours est-il que l'élégance de Stella sur laquelle se greffait la béatitude de Lou semblait dire à la ronde :

*« Marchez piétons ! Tapez le bitume de vos semelles moroses pendant que nous batifolons sur notre nuage rose : nous allons nous repâtrer de nos tar-  
telettes et de nos petits pains sucrés ! Le reste nous indiffère, il n'est que le  
décor de notre romance ! Alors dévorez-nous du regard si vous voulez ! Mais  
au lieu de nous mater comme si nous venions d'une autre planète, surveillez  
plutôt le petit bonhomme vert avant de traverser le passage clouté ; la vue  
du sang ne nous fait plus jouir et les voitures qui roulent vite ont des pare-  
chocs plus solides que vos côtes. »*

Certain matin, on se découvre éternel.

Lou était aux anges et au bras de sa princesse, invincible. Ses yeux pétillaient de malice comme ceux des lutins qui dansent le soir dans la bruyère, au fond des landes brumeuses semées d'ajoncs. Ses yeux débordaient d'allégresse et l'ingénu sourire de connivence, sur les lèvres de Stella, leur donnait la réplique. Les langages du corps sont pleins de ressources.

Une harmonie totale émanait de ce couple merveilleux. Lou jouait les Apollon et Stella devenue femme avait perdu ses doutes. Dame Nature, qui par le passé n'avait pas ménagé Lou, donnait l'impression d'avoir quelque chose à se faire pardonner, pour revenir de la sorte au triple galop sur des décisions peut-être prises un peu trop par-dessus la jambe. Sans pour autant la disculper, nous admettrons cependant qu'elle rembourse ses dettes sans chicaner sur les intérêts. Pendant trois années, et pendant toutes ces journées et ces nuits d'affilée, ils filèrent à quatre mains le parfait amour. Ils vivaient des rentes de Lou.

*Sidi-Bel-Abbès, 19 février 1963.*

Le père de Lou succombe à une crise d'hydrocution, après un plongeon dans une piscine d'eau claire. Son fils est son seul héritier.

*Paris, XVIII<sup>e</sup>, janvier 1997.*

Pendant trois années, une étoile bienveillante les a éclairés de ses radiations bénéfiques. Leur amour brûlait de tous ses feux, alimenté par les char-

bons de la passion et les diamants de la bonne fortune. Stella se délectait avec ce nain fantaisiste au possible. Au bureau où elle travaillait à temps partiel, ses collègues la trouvaient resplendissante et ne perdaient pas une occasion de la taquiner. Mais elle était inattaquable et trouvait toujours à répondre. Sa joie était un océan et Lou s'épanouissait comme une fleur tardive métamorphosée en fleuron des serres. À chaque fois qu'il devinait que sa fiancée était heureuse de partager avec lui des instants terrestres riches de promesses, il s'enflammait avec la naïveté d'un puceau. En ces heures, Lou, volontiers, lui aurait promis la lune. Ou n'importe quoi d'autre – une île, un porte-avions, une montagne et ses vallées – il avait les idées larges et ne regardait pas à la dépense. Généreusement, aveuglément, feu-follet aussi pétulant qu'un bouquet final, le soir du Quatorze Juillet au-dessus de l'avenue des Champs-Élysées, il illuminait son Aphrodite, à l'instar d'un soleil d'appoint, d'un petit astre domestique propice à la croissance des belles plantes. Quand elle revenait du travail et que Lou sortait d'une après-midi de lèche-vitrines, ils allaient dans des restaurants grecs et les assiettes cassées provoquaient des fous rires chez Stella. Certaines fois, ils restaient attablés à une terrasse, sous un parasol publicitaire. Ils attendaient l'heure de l'apéritif en regardant déambuler les foules. Les jours de pluie, ils choisissaient de savourer d'interminables grasses matinées et téléphonaient à un livreur de pizzas quand la faim liée à leur paresse leur commandaient de prendre des initiatives.

Enchaînement d'instant d'humaine dimension qui éloignait le mauvais sort aussi sûrement que quatre et quatre font huit, faisant de leur couple un modèle de modernité, admirable et vif. C'était toutefois un modèle qui choquait les gens comme il faut, une anomalie dans l'ordre préétabli – exemple agaçant. Une déviance !? Les voisins et amis de Stella demeuraient perplexes et pariaient avec cynisme sur l'impossibilité pour une telle histoire de s'installer dans la durée. Une déesse avec un nain : on aura tout vu ! Et pourquoi pas l'évêque de Parme avec une catin ? Tout ça semblait si loufoque et risible que certains voyaient là une sorte de bouffonnerie. Mais Lou, tout nain qu'il était, n'en était pas pour autant clown. Stella ne s'était d'ailleurs jamais moquée de lui et Lou ne se rendait même plus compte qu'elle le considérait sur un pied d'égalité. La seule chose qui tourmentait Lou dès que Stella s'absentait trop longtemps ou qu'elle s'éternisait aux toilettes, c'était la possibilité d'une fin, d'une déchirure, d'une lassitude, d'une érosion de leurs sentiments, d'un doute. Ou même d'une ombre. Les drames arrivent si vite qu'il voulait profiter au maximum de sa chance. Avant qu'elle ne tour-

ne. La vie très tôt s'était chargée de lui apprendre que le bonheur ne s'appri-voise pas comme un chien de cirque. Et qu'il vaut mieux le garder d'un œil méfiant si l'on veut pouvoir en disposer longtemps. Idées que contredisait le visage de sa Stella si paisible. Terrorisé à l'idée de la perdre, Lou en arrivait à se demander si, derrière ce faciès tranquille devenu si familier, existait aussi ce genre d'interrogations. Le dénier revenait à admettre qu'il était seul à songer que tout était susceptible de s'écrouler d'une seconde à l'autre, comme ça, d'un seul coup. Sans prévenir. Rien que d'y penser, son cœur faisait des bonds et son imagination sautait d'affres en affres comme un gibbon d'une branche à l'autre dans la forêt de Bornéo. Loin d'être dupe, Lou appréciait pourtant son bol avec justesse ; Lou avait ce don de savoir mesurer l'incommensurable. Lors de tests douloureux mais efficaces qui ne l'avaient jamais trompé, il l'imaginait morte et spéculait sur le vide infini que générerait sa disparition subite. Ce petit jeu le faisait frissonner. Pour l'heure, heureux comme un pape, il ne pouvait s'empêcher de songer au prix qu'il aurait à payer pour toutes ces joies desquelles il se sentait à peine digne. Peut-être y avait-il eu erreur sur le destinataire de ce bonheur – qu'avait-il fait en effet pour n'en mériter ne serait-ce que le quart, hormis s'être levé de bonne heure, il y a de cela trois ans, pour aller chercher des clopes et des brioches ?

Lou était-il un élu du sort ? Qu'avait-il de plus que les autres, c'est-à-dire que tous ceux que Stella avait snobés en le choisissant, lui, le nain ? Possédait-il un charisme particulier, un charme désinvolte, auquel Stella s'avérait particulièrement réceptive ? Elle-même, en s'affichant avec un nain, n'était-elle pas qu'une polissonne brisant d'archaïques tabous ? Que faisait-elle d'autre qu'assouvir des phantasmes bourgeois ? Lou avait besoin d'être rassuré, de se nettoyer le cœur, de se purger de ces incertitudes qui certes, comme des piments de Cayenne, relèvent les plats lorsqu'ils sont utilisés avec modération, mais brûlent le ventre à petit feu dès que les doses augmentent.

Après avoir connu la chaleur d'une chair féminine, celle de Stella, qui sait se montrer si câline, Lou ne peut se satisfaire du charme des ondines qui posent nues dans les magazines. Lou ne veut pas retourner à l'ère masturbatoire. Il a besoin de Stella. Elle l'avait ensorcelé. Il en était fou. Stella devait lui appartenir. C'était nécessaire. Il n'était rien sans elle – rien qu'un *petit* nain, excusez le pléonasme – qui l'avait remis en selle, lui évitant d'aller voir tous les mardis des filles aux mœurs légères – Lou le savait, il aurait fini par y aller, aux putes. Ne serait-ce que pour vérifier le mythe de la putain au

grand cœur – celle qui fait monter gratis les clients pourvu qu’ils soient bossus, nains, borgnes, manchots, juges ou handicapés mentaux. Mais maintenant qu’il vivait avec Stella, Stella était devenue sa gourmandise préférée ! Elle avait fait de lui un homme. Lou ne souhaitait pas déchoir. Lou tenait à prendre les devants pour endormir ses peines et ses frustrations et pensait de plus en plus sérieusement au mariage. C’était la meilleure façon de sacraliser leur union et de rendre indéfectible leur attachement. La meilleure façon d’avoir pour toujours une femme sous la main et d’avoir des relations sexuelles gratifiantes – ce qui, quand on naît nain, n’est pas la plus mince affaire et réclame moult adresse.

Quand elle dormait, il la dévorait d’un regard insatiable. « *Comme tu es belle ! Seras-tu la femme qui allaitera les petits gorets que nous mettrons au monde ?* » Moments humbles inspirés par l’amour, tissu de faits insignifiants qui formait son patrimoine émotionnel, mouvements minuscules à l’échelle de la planète, mais qui le guideraient pour le restant de ses jours. Il lui caressait les cheveux, un peu bêtement, tout en lui psalmodiant des gentilleses. Par exemple. Car avec l’inventivité dont il était paré en sa présence, l’éventail des caresses possibles en devenait sans limite. Lou voulait connaître tous les pores de la peau de Stella – et être le seul à tous les connaître. Par la force de ces frôlements, les rêves de Stella n’en étaient que plus doux. Nuits après nuits, elle s’épanouissait de plus belle. Tant et si bien que Lou s’en apeurait ; si lui pouvait jouir de la beauté grandissante de sa jeune fiancée à chaque heure du jour et de la nuit, il n’ignorait pas que les atouts de Stella faisaient chaque fois qu’elle sortait un peu plus d’envieux. Il ne pouvait néanmoins ni la cloîtrer ni la défigurer : c’est toujours indécent de couper les ailes d’un oiseau de Paradis.

À brûle-pourpoint, il la questionna un peu pour dissiper ses embarras et surtout parce qu’il avait grand besoin de parler. C’était le petit matin, à l’heure où les nuages roses s’alignent mollement au-dessus des toits de Paris. Stella dormait comme un bébé, un mouchoir à la main.

« Stella, que deviendrais-je si tu te décidais à partir avec un autre ? Ou si tu allais chercher des carottes et ne revenais jamais plus ?

- Quoi ? Je ne vais pas t’abandonner, Lou ! Tu as vu l’heure ! Je suis bien avec toi.

- Je t’aime Stella. Tu le sais.

- Lou ! Dodo. Tu exagères d’être si solennel. Il fait encore nuit. Rendors-toi. »

Et elle plongea dans l'oreiller pour retrouver ses rêves. Et Lou n'était pas plus avancé. Vers midi, en slip, Stella déposa sur le bord du lit le petit-déjeuner, servi sur un plateau en osier avec maestria, comme dans ces hôtels romantiques de la côte normande. Lou faisait mine d'encore dormir. Un baiser sur l'épaule le fit se retourner et il posa la tête sur les cuisses de Stella qu'il devinait assise près de lui.

« Bien dormi, mon petit loup ? demanda-t-il, les yeux clos pour mieux profiter de la tiédeur de l'oreiller en chair humaine qui s'offrait à sa joue.

- J'ai rêvé que tu t'enfuyais sous le prétexte d'une réunion de la plus haute importance ! répondit Stella boudeuse – elle était gênée d'avouer que la nuit remuait de telles pensées derrière ses paupières closes comme des roses endormies.

- Tu n'étais pas loin de la vérité, mon cœur ! clama le nain dressé sur son séant, tout d'un coup réveillé. Je n'arrivais pas à dormir. Je me suis levé sans faire de bruit. J'ai été me promener. Il n'y avait pas un chat sur les trottoirs. Les lampadaires venaient de s'éteindre... »

Lou marqua une pause, comme s'il lui était arrivé quelque chose d'incroyable et qu'il fut incapable au saut du lit de proférer des paroles aussi importantes. « J'ai croisé un marchand de journaux qui brandissait une édition toute fraîche, poursuivit-il. Ses seuls clients, c'était les platanes et les parcmètres qui poussent le long de l'avenue. J'ai quand même acheté un exemplaire et en lisant les gros titres : *L'AVION S'ABÎME EN PLEIN PACIFIQUE ET DISPARAÎT CORPS ET BIENS*, je me suis dit qu'il était plus que temps de changer d'air. Tu ne trouves pas que la vie ici devient étouffante ? Dans la foulée, j'ai poireauté devant une agence de voyages et dès qu'elle a ouvert, j'ai réservé deux places dans le prochain vol pour la Basse-Californie. C'est la saison des amours, ma belle, la vie d'un nain est courte et il te reste des congés à poser alors si tu es du voyage, dans moins de vingt-quatre heures, nous verrons s'accoupler les baleines dans la baie de Magdalena. Qu'en dis-tu ma chérie ? »

Stella acheva d'avaler un bout de baguette avant de répondre que c'était *peut-être* une bonne idée – Lou tiqua. « Ton utilisation de la potentialité de l'être me déplaît à un point inimaginable. Si le soleil mexicain ne te tente pas plus que ça, crois-moi, je trouverais une autre demoiselle, aussi magnifique que lascive, pour contempler les ébats des baleines en ma compagnie. Ce n'est pas sorcier. Il y en a des centaines qui n'attendent que ça. Et qui sont prêtes à tout pour...

- N'essaye pas de me faire croire que tes carnets d'adresses abondent en blondes pulpeuses et en anciennes camarades de classe nymphomanes. Par contre, afin de m'assurer que les petites Mexicaines ne t'affolent pas trop, nous prendrons ensemble l'avion.

- *Wonderful !*

- Quant aux hôtesses, elles n'ont qu'à bien se tenir et éviter de trop lorgner dans ta direction.

- Est-ce ma faute si j'ai du succès. Imagine : une quinzaine de femmes, rien que pour moi, des hôtesses de l'air qui plus est, maquillées, polyglottes et formées pour rendre service, voilà qui n'aurait rien pour déplaire à ton homme.

- Tu dérailles mon vieux. Mes yeux leur enverraient des éclairs qui les calmeraient rapidos !

- Bien sûr Stella. J'espère seulement, conclut Lou, que les baleines me regarderont pas d'un œil trop provocant.

- Elles ont pas intérêt.

- Je t'aime.

- Toi-même. »

Les cinq valises de Stella et le sac à dos de Lou furent rapidement bouclés. Après un vol sans encombre au-dessus des vagues atlantiques, l'avion se posa sur le Tropique du Cancer. La température au sol était de 38 ° C.

*Gualajaraquina, 8 janvier 1997, 13h45.*

La fraîcheur du hall climatisé, oasis perdu au milieu d'une mer de bitume et de ciment, apparut comme une aubaine pour la plupart des passagers. L'avion s'était garé à un bon kilomètre des bâtiments et traverser la piste chauffée à blanc avait été une épreuve. Principalement pour Stella et Lou, elle vêtue d'une jupe et lui d'un costume décontracté mais pas trop. Les cheveux de Stella étaient regroupés en un chignon bâclé. Ses tempes étaient recouvertes d'une fine pellicule d'humidité. « Je suis vannée. Il faut que je me pose. » Elle avait l'air accablée par la chaleur. « Assieds-toi là. Ce n'est pas grave. » Il était bien assez grand pour s'occuper seul de récupérer les bagages et de ramener des porteurs.

« Je reviens tout de suite mon poussin.

- À tout de suite. »

Il s'éloigna de sa démarche de canard décidé.

Assise sous les palmes d'une plante luxuriante, Stella, immobile, avait l'allure d'une idole aztèque.

Quand il revint, dix ou douze minutes plus tard, avec les valises empilées sur un caddie couinant poussé par un bagagiste à la peau cuivrée, Stella avait quitté son poste et la fougère n'avait plus personne à qui offrir ombre et lumières. De près, on se demandait même si elle n'était pas en plastique. Avec la tête d'un Parisien effaré qui, place du Trocadéro, scrute l'horizon afin de découvrir la Tour Eiffel, Lou porta une cigarette à ses lèvres. Il l'alluma sur-le-champ, dubitatif, tout en regardant autour de lui dans un mouvement rotatif du chef. Près du chariot : le bagagiste, les mains dans les poches et les yeux plissés, attendait avec cet air qui sied si bien à ceux qui n'ont rien à faire de très urgent et qui ne s'en portent pas plus mal. Lou lui présenta quelques billets et l'invita dans un espéranto approximatif à rechercher une demoiselle brune en jupe noire, une Française précisa-t-il. *Merci. Ok.* Le Mexicain s'en alla en quête. Les mains dans les poches et les yeux plissés, il scrutait le bout de ses pieds.

« *Je lui tire ma révérence si la solution vient de là* » songea Lou, de plus en plus impatient de voir revenir sa belle, laquelle avait dû s'égarer en faisant les cent pas. Ou alors bavarde-t-elle avec sa mère. Elles se téléphonent plus que régulièrement. Aucune des deux ne tenant à couper ce cordon ombilical en fibres optiques, le contact entre elles ne se rompt jamais plus d'un jour ou deux. Stella raconte sûrement à sa maman qu'ils ont fait bon voyage, que les stewards ont servi du poulpe sauce armoricaine et qu'elle a mangé la part de Lou, dont l'appétit diminue fortement avec l'altitude.

Avec le mégot de la précédente, Lou ralluma une cigarette toute neuve. Il avait vu faire pareil dans des films où le héros attendait anxieusement un indice. Ou bien un dénouement. Ou alors, Stella, saisie de fringale, cherchait-elle déjà une boulangerie et allait revenir d'une minute à l'autre avec les bras chargés de spécialités mexicaines, qu'elle ne mangerait pas en entier ; et Lou, qui a horreur du gaspillage, se sentirait dans l'obligation de les finir parce qu'elle avait entamé un régime et qu'il fallait absolument qu'elle perde une quinzaine de kilos. Au bout de dix longues minutes, il n'eut plus envie de jouer avec la fumée de ses cigarettes pour tuer le temps. Il se demandait quel taon l'avait piqué, lui d'habitude si casanier, pour qu'il se décide à venir jusqu'en Basse-Californie. Fallait-il incriminer le sourire de la dame de l'agence ou bien ces saletés de baleines à bosses ? L'absence de Stella devenait épouvantable. Qui avait-elle pu rencontrer ? Ou s'en était-elle



aller ? Dans quel jeu de cache-cache avait-elle subitement décidé de s'embarquer ? Elle était à plusieurs milliers de kilomètres de chez elle, ne parlait pas la langue locale, ne connaissait du Mexique que les épopées de Pancho Villa et les tremblements de terre vus au journal de minuit et voilà qu'elle s'amusait à prendre la poudre d'escampette ! Les femmes, vraiment, étaient incompréhensibles.

Agacé par l'imprévisible, Lou voyait s'éloigner l'instant où il plongerait dans une baignoire moussante pour endiguer les effets de la moiteur ambiante. Le temps était à l'orage. Peut-être qu'elle est aux toilettes de l'aéroport. Lou regardait les nuages noirs se bousculer derrière les baies vitrées. Ils étaient chargés d'eau. De véritables outres prêtes à exploser. Lou se rappela la conversation qu'il avait eue avec la minette de l'agence. Elle lui avait dit qu'au Mexique, il faisait toujours un temps magnifique. Le bruit de l'orage l'extirpa de sa torpeur : les gouttes se fracassaient avec violence sur toutes les surfaces non-couvertes. Pourvu que Stella ne soit pas sous la pluie, elle risquerait d'attraper la mort. N'y tenant plus, il se dirigea vers les bureaux d'accueil et de renseignements de l'aéroport.

Quand il demanda à un gradé si une demoiselle vêtue de noir, une Française perdue en terre tropicale, s'était signalée depuis l'atterrissage de l'avion de la Lufthansa, en provenance de Roissy-Charles-de-Gaulle, le gars se lança dans de grandes explications zélées. Lou n'en comprenait qu'un mot sur dix et le sourire du Mexicain commençait à l'agacer... *Vous ne voyez donc pas que je suis en train de crever d'inquiétude ! Bougez-vous le cul please !* Lou eut l'impression d'être de prime abord pris pour un plaisantin, puis pour un paumé puis pour un gêneur lorsqu'il monta sur ses grands chevaux et qu'il haussa le ton, avec cette insistance du désespoir naissant. Il devenait hargneux.

Plusieurs mouches du coche vinrent aux nouvelles. Voletèrent de-ci de-là. Hélas, le personnel de l'aéroport n'était nullement à sa disposition : face à l'inertie que son problème soulevait, il en prenait parfaitement conscience. Les évaporations de ressortissants étrangers n'étaient pas de leur ressort. *Ok. Merci. You're welcome.* Les peines de cœur, une fois qu'ils avaient cessé d'y compatir, ne pouvaient que les égayer. Venir de Paris, la capitale de l'amour et des poètes, pour se perdre de vue dans la région du Mexique la plus crasseuse, voilà qui était cocasse ! Les heures passaient, gonflées de minutes douloureuses, elles-mêmes divisées en secondes qui s'avéraient d'autant plus pénibles que le temps s'écoulait sans compter. Lou aurait bien aimé que

l'apocalypse se déclenchât très rapidement, c'eût été la meilleure justification que tout allait très mal. Seulement ce n'était qu'une pluie d'orage.

En dérouté, il avait l'impression que cette virée au Mexique allait se terminer en eau de boudin : ses espoirs faisaient naufrage et l'aéroport morne le bourrelait de remords. Avoir brisé une insomnie pour acheter deux places dans un avion ! Un avion allemand de surcroît, qui s'était arrêté à Stuttgart pour une brève escale avant de traverser l'Atlantique et d'en faire une deuxième à Kingston. Quelle idée ! Ils s'étaient amusés à constater que pour aller dans un sens, on se dirigeait parfois dans l'autre. Stella et Lou avaient ri, complices. Une hôtesse les avait regardés d'un drôle d'air. Lou lui avait fait « coucou » en agitant ses petits doigts boudinés. À cause de la tête atterrée de l'hôtesse, ils avaient ri à nouveau. Ils suivaient le même chemin, assis l'un contre l'autre. Comme un vieux couple à l'unisson.

Maintenant qu'ambassade et enquêtes privées finissaient par être – Lou avait en partie retrouvé ses esprits – les seules initiatives dignes d'intérêt, la situation devenait compliquée, prenait des proportions administratives. Il était temps que Stella montrât le bout de son nez. La perspective de passer la nuit dans l'enceinte de l'aéroport ne l'enchantait guère : il avait prévu d'autres occupations et la disparition de Stella ne pouvait que les remettre en question. Il avait faim. Sa chemise était trempée. Le bagagiste mexicain resté à ses côtés, en quête d'un autre petit pourboire, baragouinait en souriant. Dehors il faisait noir. Lou recracha une bouffée de fumée. Une sorte de tic hideux déforma sa lèvre inférieure. Cette grimace ravissait Stella. Lou de marbre n'avait jamais compris l'effet comique de ce rictus – ça lui suffisait de savoir que Stella aimait ce mouvement de la bouche. Il aspira une nouvelle bouffée.

La fumée cachait ses yeux geignards...

Au bout d'un trimestre, le teint de Lou s'était hâlé. Ses traits s'étaient tirés. Il avait bonne mine mais semblait avoir vieilli de dix ans. Il avait fait tout son possible. Démarcheur opiniâtre qui s'en remettait aux mains des autorités compatriotes, il connaissait à présent la plupart des agents plénipotentiaires stationnés entre Grandenamara et Santa Clinidad. Les lagunes du Golfe de Californie n'avaient plus de mystère pour lui, il connaissait pour ainsi dire chacune des baleines qui venait y frayer.

La mère de Stella prenait des anxiolytiques pour tenir le coup. Le père de Stella avait écrit au président de la République.

Lou avait rendu visite à un chaman, qui détenait d'ancestraux secrets.

« Que veux-tu savoir, étranger ? demanda le Sage dont la tête aux traits secs émergeait d'un entrelacement de colliers.

- Ce que je sais, je le connais déjà, résuma Lou. Ce que je ne sais pas encore, je veux le découvrir. S'il était par conséquent possible de savoir ce que je ne connais pas encore...

- Tu me demandes l'inconnu, interrompit le vieil Indien. En ce cas, je n'ai pas de solution pour toi. »

Le vénérable sorcier s'avouait très honnêtement incapable de situer Stella. Il n'était pas devin. L'énigme de cette éclipse soudaine demeurait totale. Le vieux chaman avait cependant des circonstances atténuantes. Au Mexique, il y a beaucoup de brunes et plusieurs millions d'habitants. Comment s'y retrouver ? Lou lui avait glissé un billet de vingt dollars. Il n'en pouvait plus. Chaque jour il rencontrait des témoins ayant croisé des jeunes filles répondant au signalement de Stella, fausses pistes horriblement fastidieuses sous le soleil infatigable.

Tous les dix ou douze kilomètres, sans que les yeux soudainement fiévreux de Lou ne surprennent plus le chauffeur détaché par l'ambassade, son regard s'arrêtait sur la silhouette d'une autochtone. Crédule comme un nouveau-né, Lou espérait encore qu'elle se retourne et qu'il soit obligé de hurler au chauffeur de stopper net parce que c'était elle !

« Pilez bon Dieu ! Stella est là ! C'est elle je vous dis. Freinez donc. Ma Stella s'était perdue mais maintenant tout va rentrer dans l'ordre, on va rentrer à la maison ! »

Le nuage de poussière soulevé par la voiture retombait et le visage de l'autochtone apparaissait, buriné, édenté.

« Vous êtes sûr que c'est la bonne ? » demandait invariablement le chauffeur.

\* \* \*



## La cinquième roue du carrosse

Ruelle des Moines morts, il y a un hangar. Dans ce monumental édifice dont les six étages jettent une ombre perpétuelle sur les constructions voisines, il y a des rangées et des rangées de voitures de collection. Il s'agit de la somptueuse collection automobile d'Angelino Göhtperz, surnommé « l'Ange des Routes ». Angelino peut être fier de sa réussite. De Chicago à Berlin et de Mulhouse à Saint-Pétersbourg, sa collection de vieilles guimbardes et de phares en laiton n'a pas son pareil. Pourtant l'existence de cette extraordinaire concentration de véhicules inimaginables (on se demande comment certains peuvent rouler droit et même rouler tout court) est demeurée pour ainsi dire confidentielle. Parmi le peu de personne qui ont eu vent de l'existence de cet endroit, encore plus rares sont celles qui ont eu la chance d'en franchir le seuil. Et pour cause, dans ce quartier de la ville, entre le funérarium municipal et l'ancienne route du Sel, aujourd'hui gagnée par les herbes, personne ne s'imagine que ce building de province abrite tant et tant de merveilles. Il faut dire que dans la région, on ne se pose guère de questions. Ici plus qu'ailleurs, les choses sont ce qu'elles sont et s'il y a un hangar, c'est tout simplement parce qu'il doit y avoir un hangar, c'est tout. Inutile de chercher plus loin, ni plus profond.

Cependant, s'il faut appeler un chat un chat, reconnaissons que l'attitude d'Angelino peut apparaître pour le moins mystérieuse. Sa collection de bagnoles, aussi discrète soit-elle, n'est en effet pas la partie la plus secrète de

ses activités. Angelino est un petit cachottier de grande envergure.

Les gens simples, qui ignorent son lignage et qui de surcroît s'en moquent, le prennent pour un représentant de commerce ou pour un chanceux, c'est-à-dire pour l'un de ces messieurs toujours élégants, toujours bien portants, et toujours par monts et par vaux. D'où leur teint hâlé. Ceux qui sont plus imaginatifs suggèrent à qui voudra bien les entendre que Göhtperz est et demeure, en tant qu'aventurier, un facteur d'instabilité et une espèce de danger incontrôlable – pas forcément fréquentable donc...

Certains diront l'avoir aperçu, certain soir, alors qu'il revenait d'un périple. Voûté sous le poids d'un sac informe, vêtu d'un treillis déchiré, il portait sur son épaule de drôles de choses, mi-métalliques mi-organiques. Ils ajoutent aussitôt qu'il se fait livrer des boussoles, des babioles et des caisses en bois qui nécessitent des grues pour être hissées dans les étages supérieurs, qu'il se fait livrer des cartes d'état-major, des sextants, des grimoires, des détecteurs de métaux et tout un coûteux bric-à-brac, *a priori* suspect, pour lequel un de convenable s'entend. Ceux-là qui s'occupent de ce qui ne les regarde pas émettent l'hypothèse qu'Angelino est un agent du gouvernement, un franc-maçon, un sorcier, un mage vaudou... Ou un mercenaire communiste. Ça dépend. D'autres disent qu'il a des liens avec la famille Mussolini. Qu'il s'adonne à des trafics d'enfants, de femmes, d'esclaves et d'or. Bien sûr nous ne nous arrêtons pas sur ces opinions, même si certaines de ces allégations sont fondées.

Suivant l'évidence, nous autres sédentaires installés dans la douceur d'une monotonie rassurante, considérerons comme dangereux le mode de vie d'un individu qui, sa vie durant aux quatre vents, sillonne les routes, tel Ahasvérus le Juif Errant. Mais l'originalité des autres fascine. C'est toujours si troublant, de se pencher sur une attitude aussi mystique, une persévérance si acharnée, et ce peut être source d'enseignement. En tout cas, je ne crois pas vous mentir en affirmant qu'Angelino Göhtperz est l'un des personnages les plus étonnants que l'Occident qui, d'année en année, fournit son contingent d'êtres à part, ait réussi à engendrer.

Depuis qu'il est en âge de conduire des automobiles et qu'il collectionne tout ce qui s'y rapporte, Angelino poursuit un objectif obscur.

Pour être totalement intègre (que de précautions ! me direz-vous, mais il est certaines histoires qu'il faut avoir l'intelligence de manipuler avec doigté), il me faut préciser qu'il ne s'agira que de morceaux choisis – décence et clarté obligent. Car l'autobiographie d'Angelino est parfois licencieuse, frô-

lant la pornographie, parfois carrément incompréhensible. Il y a même certains paragraphes qui ne sont toujours pas déchiffrés. Pour le reste, vous pourrez toujours vous faire ci-après une opinion par vous-mêmes et si même cela s'avère insuffisant, il vous restera le choix d'aller vous renseigner dans les bibliothèques spécialisées - certaines sont très bien équipées - ou auprès des bonnes âmes qui ont fricoté avec Angelino - elles sont rares. Alors voilà, maintenant que les présentations sont faites, écoutons-le, « l'Ange des Routes ».

« Pour respecter la tradition, ma mère a préféré mourir en accouchant. Dans son lit. Au cinquième étage d'une bâtisse innommable, ruelle des Moines morts - j'y vis encore. Mon père, très influençable et très amoureux, a suivi le mouvement, se pendant, la semaine suivante, au lustre de la chapelle Saint-Jean-des-Vergers.

Après ces drames, je me suis retrouvé seul avec pour unique compagnie, une nourrice qui me servait de marraine (ou l'inverse). Elle n'était pas causante et ses seins, pour autant qu'il m'en souviene, n'étaient pas aussi gros que sa fonction l'aurait laissé supposer. Sa poitrine était même plutôt menue. À la fin de chaque repas, j'avais l'habitude de m'y blottir et d'écouter battre son cœur. Qui battait fort.

Au milieu de la salle à manger, là-même où mes parents célébrèrent leurs noces lors d'un banquet réunissant les deux familles, les témoins et une poignée de vieux amis, un coffre de trois mètres sur trois trônait, volumineux : mon premier souvenir me ramène à ce coffre autour duquel, à quatre pattes, je tournais des heures durant. Un nombre incalculable de fois, cinq cent mille, un milliard de fois ? mes mains ont caressé le métal blindé, tentant d'arracher à la porte close le secret de son ouverture. Une vingtaine d'années durant, le blindage de ce monstrueux cube de fer m'a tenu en échec (et en respect). J'avais admis mon impuissance et accepté l'idée qu'il resterait fermé.

À ma majorité, respectant au pied de la lettre les indications testamentaires de mon père, un monsieur est passé. Il s'était spécialement déplacé afin de me rencontrer. Il était chauve et portait un costume de couleur marron. C'était la première fois qu'un chauve me serrait la main. Bouddha, Yul Brynner (inoubliable dans *Tarass Boulba* de Jack Lee Thompson !) et Terry Savalas étaient alors les seuls chauves de ma connaissance... À l'époque, je vivais déjà complètement seul. Mes distractions

étaient réduites au plus haut point. Une sorte d'ennui perpétuel m'enveloppait ; j'aimais rêver longuement. Quand j'avais fini de rêver, je retournais dans ma chambre, au cinquième et regardais des conneries à la télévision pour nourrir mes nuits blanches, allongé sur mon lit, le son à fond, en picorant des amandes dans un énorme bocal. C'est dans cette chambre que ma marraine venait lorsqu'elle me sentait en petite forme et qu'elle-même avait du tonus à revendre. Elle coupait le son de la télé pour entendre mes hypocrites cris de protestation, m'attrapait, brutale comme un père, baissait mon pantalon, m'arrachait mon polo, soulevait sa robe et douce comme une mère, elle s'asseyait sur moi. Elle remuait les hanches en me coinçant les reins avec ses cuisses jusqu'à ce qu'une imbrication gluante et chaude se produise entre nos organes génitaux excités par tout ce remue-ménage.

Elle fit de moi un homme puis s'éclipsa comme une ombre que le soleil apeure, emportée par une embolie foudroyante. J'avais 15 ans. Le curé m'avait confié qu'elle était sûrement au Paradis. Je n'avais rien répondu ; je savais bien que souvent, ma nourrice était très gênée quand j'entrais en coup de vent dans la salle de bains commune et que je surprénais son humide nudité. Ensuite elle me souriait et la plupart du temps, elle me laissait entrer. Toute nue dans l'eau, elle s'agenouillait, je m'installais derrière elle et saisissais ses hanches...

Le type chauve m'a remis des papiers, des clés, des carnets et des photos de mes parents que je n'avais jamais vues. Sur certaines, ils paraissaient heureux. C'était avant ma naissance – je ne prétends pas que ma naissance les a rendus malheureux mais force est de constater que ma naissance n'a profité ni à l'un ni à l'autre, puisque ma mère est morte en couches et que mon père, complètement déboussolé, s'est suicidé huit jours plus tard... J'ai gardé la corde qu'il a utilisée pour se pendre. Elle est toujours dans le tiroir de la table qui me sert de bureau.

En témoignage de sa sympathie pour ma famille, Kojak m'a embrassé sur le front. Puis nous sommes montés au cinquième. Il en avait fini avec moi et les paperasses. Maintenant, il souhaitait voir le coffre. Il fumait d'horribles cigarettes anglaises et m'en a proposé une. J'ai accepté. Puis, tout le temps qu'il a été là, il a fallu me retenir de tousser (depuis, je fume quatre à cinq paquets par semaine).

De son attaché-case, Kojak a sorti un écrin. Dans l'écrin, il y avait une clé gravée du "G" des Göhtperz. Tranquillement, après avoir écrasé sa cigarette dans un cendrier en ivoire, il s'est approché du coffre et l'a ouvert. Mon cœur



battait à un rythme affolant. Mes yeux clignaient. Je restais comme un niais, les bras ballants, le regard planté dans le ventre de ce coffre de trois mètres sur trois que, même dans mes rêves les plus psychédélics, je n'avais jamais imaginé ouvert. Placide, le grand chauve assistait à ma décomposition : mes jambes vacillaient. Si je m'étais connu épileptique, j'aurais pensé à un début de crise (mais il s'agissait tout bêtement d'une accélération émotionnelle, d'une sorte d'impasse au fond de laquelle on s'écrase, comme jamais depuis je n'en ai vécue d'identique et comme je souhaite à tout le monde d'en ressentir au moins une au cours de sa vie – pour voir comment ça fait). Il n'était pas ici question d'un "coup de foudre" ou d'un choc d'un même pathétique acabit. C'était un passage, une transition. Depuis, j'ai pris l'habitude – un peu idiote – de me demander si je n'étais pas devenu fou. Du moins au début, cette espèce d'interrogations est assez pénible. Comment savoir où se trouve la réalité lorsqu'on ignore si tout est normal, si on se porte aussi bien que ces quidams qui déambulent dans les rues ou si on file un mauvais coton, comme ces pauvres types dits déséquilibrés que l'on assigne à résidence derrière les murs d'enceinte des hôpitaux psychiatriques et autres maisons de remise en forme ? Je savais déjà que beaucoup me prenaient au minimum pour un hurluberlu ; mais il aurait suffi qu'ils vivent la même expérience que moi pour cesser de me déconsidérer... Nous allons maintenant passer à d'autres aspects de ma vie. En ce qui concerne mon enfance et ma naissance, vous en savez assez.

Les gens, je les intrigue, alors ils prennent peur et se font plus glissants que des vipères. C'est marrant mais je ne les aime pas et ils ne me donnent pas envie d'être aimable pour un sou. Comme si nous étions en ces temps préhistoriques où les hommes, très proches encore de l'animal, devaient, pour subsister, se tenir sur leurs gardes et montrer griffes et crocs à tout propos, les braves gens fuient mon regard. Nous sommes à la campagne. On ne s'adresse pas facilement la parole. Même quand je fais les courses, au bourg, si j'ai le malheur de les croiser, ils me regardent simplement et prestement d'un drôle d'air, comme si j'étais une sorte de criminel ou un lépreux contagieux. Ces culs-terreux bossus et rougeauds, aux oreilles velues, au front bas, aux yeux qui louchent et au cou de bœuf, ont vu leurs gènes s'étioler via les consanguinités répétées qui, siècle après siècle, les ont rendus un peu plus patauds et un peu plus courts sur pattes qu'ailleurs où les brassages chromosomiques ont été plus fréquents. Ils ont gardé des réflexes reptiliens. Ils conservent en règle générale leurs distances, grognent facilement, ne perdant

pas leur temps inutilement avec ce qui les dépasse. Si l'on persifle dans mon dos, nul n'ose en revanche me contredire à brûle-pourpoint (on craint de ma part des réactions) : personne n'a les tripes de se mettre en travers de ma route.

Donc, comme par miracle (ce miracle, je l'entretiens, le cultive, le nourris), mes manies ajoutées à ma condition sociale (et, accessoirement à mon habitation saugrenue) éloignent de moi les importuns ainsi que la charge de soucis qu'ils impliquent. Les gens d'ici qui ont pris ma mesure n'aiment pas les enfants dont le père s'est pendu.

Du coup comme je vous l'ai expliqué, je me retrouve souvent seul. Je suis une île perdue au milieu de flots sournois. Je dors seul. Je mange seul. Uniquement des fruits et des légumes crus : la viande morte me répugne. Dans le coffre de ma voiture, il y a toujours quelques pommes croquantes, des oranges ou des carottes. Le fenouil et les patates crues, c'est bon pour ma ligne et mon cholestérol – vivant seul, je respecte une hygiène de vie spartiate. Ça me ferait trop mal au cul de tomber malade et de devenir dépendant d'un protocole clinique fatalement aliénant. Je roule seul, pour ne pas avoir à subir la conversation laborieuse d'un auto-stoppeur ou les agitations pénibles d'un quelconque copilote. Je lave mon linge tout seul. Quand je suis en déplacement, il finit de sécher sur la plage arrière et j'aime l'odeur de mon linge qui s'imprègne de l'odeur du vrai cuir qui recouvre les sièges. Je fais moi-même le ménage, chez moi. Cinq étages de parquet à briquer, ce n'est pas de la tarte. Et même si j'ai horreur de descendre à la cave pour trifouiller le tableau électrique, je change moi-même les fusibles quand ils sautent. Je fais tout tout seul et celles et ceux qui disent qu'avec tout le pognon que mes parents m'ont légué, je pourrais tout de même prendre une bonne ou des employés de maison, je réponds qu'ils feraient mieux de s'occuper de leurs oignons.

Ma vie se résume à une succession de pérégrinations. Toujours en voiture : j'ai horreur de l'avion parce qu'on peut pas s'arrêter à l'endroit de son choix et rien qu'à l'idée d'enfiler un parachute en toute urgence, je sue. Le train est lui aussi d'une tristesse épouvantable, principalement à cause de la promiscuité ; du reste, mon amour immodéré, hystérique, absolu et inexpugnable pour tout ce qui possède quatre roues (vous ai-je parlé de ma passion pour les bagnoles ?) est si enivrant, si jouissif, si massif que si j'avais la chance de mourir derrière mon volant, comme James Dean, plutôt que dans un lit d'hôpital qui pue la vieille pisse et l'aigre, je serais la plus béate des

créatures. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Assurément toute médaille a son pile et sa croix. Sur le rebord de la fenêtre, il y avait un hibou. Il me regardait avec ses grands yeux ronds et semblait froncer les sourcils d'un air réprobateur. Était-ce un messager de Dieu venu me faire des reproches ?

Les conversations auxquelles je participe sont très ponctuelles (exceptées les discussions d'affaire, qui sont plutôt des négociations, des formalités impersonnelles et sèches auxquelles il est vrai, je me suis rôdé très précocement pour parvenir à mes fins). Dans certains milieux, on me redoute, et parfois, on m'admire.

Assez rapidement, ma solitude profonde comme un puits creusé dans la roche m'a incité à me parler à moi-même (mes dialogues avec moi-même, et je ne parle pas de mes séances d'écritures qui sont elles, proches de l'automédication, sont désormais loin de l'indigence des débuts, du temps où je ne me connaissais pas encore très bien, du temps où l'éternité m'effrayait). Les gens vivent entre eux, en couple, en famille ou en tribu, parce qu'ils ne savent pas vivre seuls. Pour ma part, j'arrive très bien à surmonter ce problème. J'aime ressentir le sentiment d'une épaisse solitude intarissable. Cela me force à sublimer mon imagination et à ne pas céder aux inévitables compromissions qu'entraîne la société d'autrui.

Mes pensées les plus belles n'ont pas d'échos. Je fais partie de ceux dont la langue et les deux oreilles fonctionnent en circuit fermé. Bien pratique, cette forme d'autisme me garantit une paix royale – certains appellent ce phénomène un cercle vicieux, je préfère parler d'une bulle de sécurité, comme celles qu'utilisent les enfants non-immunisés.

Savez-vous que la solitude n'engendre pas *que* la stérilité ?

Pour rendre mes soliloques routiers plus vivants, les stimuler, j'y ai introduit une sorte d'interlocuteur virtuel, dont le rôle n'est pas seulement de l'ordre du récréatif. Ce petit ange portable, c'est le bébé dont ma solitude a accouché. Il met en relief mes pensées et m'accompagne. Il m'est d'un grand secours. Plus fiable qu'une femme fidèle, plus sûr qu'un ami muet, c'est une richesse que rien ni personne ne peut m'enlever. Alter ego fascinant, le Passager imaginaire que je convoie devient kilomètre après kilomètre plus réel et c'est tout juste si, maintenant, il ne doit pas mettre sa ceinture. Pendant les grands trajets (et croyez-moi, j'en aligne des bornes), il me

distrain. Quand le feu passe au vert, il me prévient. Lorsqu'une demoiselle au décolleté plongeant se dandine sur le trottoir d'à côté, il me donne un coup de coude. Quand la fatigue le harcèle et qu'il désire s'allonger, nous nous arrêtons. Ce Passager spectral me divertit et de mille façons m'adoucit considérablement la vie. Nous partageons tout : c'est un confident merveilleux. Il vaut tout l'or du monde (c'est une image, bien sûr, car face à une montagne d'or, je ne saurais pas du tout quelle attitude adopter et beaucoup de choses me font croire que mon comportement n'en serait guère altéré : une montagne d'or, une montagne de merde ou tout le zinc, tout le cacao ou tout le plomb du monde, pour moi, c'est du pareil au même).

Il me connaît sur le bout des doigts mais quand même, nous nous découvrons chaque jour des facettes nouvelles. C'est rassurant de connaître quelqu'un avec qui l'on peut être sûr de s'entendre de manière absolument inconditionnelle ! D'autant plus qu'au bout du compte, c'est toujours un peu moi qui remporte la timbale. J'ai toujours le dernier mot. C'est mon luxe, ma victoire. Mon péché.

Avec lui, je pourrais faire le tour de la Terre et aborder tous les sujets. Sans jamais m'ennuyer. Sans jamais sortir de mes gonds (mon Passager allègue pourtant de temps en temps des contre-arguments intéressants, sophistiqués, mais lorsque nos points de vue s'affrontent, nous sortons tous les deux vainqueurs de ces joutes eidétiques car les idées qu'il m'offre valent les concepts et les exemples que je lui oppose). Jamais je n'ai pensé que toute forme de débat avec ce pantin à ma solde pouvait être vaine (mon Passager me plaît, j'aime causer avec lui de tout et de rien et de choses intéressantes et c'est irréversible ; à chacune de nos escapades, mon estime pour lui grandit – nous sommes inséparables).

De haltes en voyages, j'accumule des trésors : des voitures de toutes les époques, de tous les pays, quel que soit leur prix, quel que soit leur état. Les plus spectaculaires de préférence car seuls les coups de cœur me font vibrer et je vibre parfois pour des épaves. Alors j'écume les casses. Il m'arrive d'acheter des carcasses lamentables issues d'accidents effroyables simplement parce que j'ai appris que les conducteurs de ces voitures en étaient sortis indemnes ! Les vendeurs se frottent les mains. J'achète aussi des voitures qui ont appartenu à des personnalités... Je procède par pis-aller. Je collectionne en attendant mieux. J'engrave avec avidité des objets roulants, réagissant à ce que l'on pourrait prendre pour quelque chose qui ressemblerait à une frustration viscérale, engrangeant pour combler une absen-

ce, effacer un vide, atteindre un vieux rêve... Ce rêve est celui d'un enfant. Ce rêve a longtemps été enfermé dans un coffre-fort, au milieu de la salle à manger, au cinquième étage de cette imposante bâtisse, tout en haut de la ruelle des Moines morts qui surplombe ce village où je n'ai pas d'ami.

Depuis de nombreuses années, mon esprit vit avec ce secret qui repose à l'abri d'un blindage de plusieurs épaisseurs – un secret bien gardé. Dans cet habitacle de trois mètres sur trois résistant au feu et répondant aux normes de sécurité les plus strictes, sur un épais tapis de velours du plus bel effet, gît, allongée comme une déesse parfaite, une roue. Une roue inoubliable dès le premier regard. Une roue si ronde, si dorée, qu'elle ressemble à un soleil ! Une roue qui brûle les yeux, une roue qui m'empêche de m'assoupir, une roue qui essouffle toutes mes autres ambitions. Elle me donne le vertige. Elle m'oblige à allumer cigarette sur cigarette. Elle ne sort pas de mes pensées : elle s'y entortille, se répand dans tout mon être, me remplit, m'ensorcelle. Elle n'a de cesse de me faire défaillir, et cette garce ne s'en prive pas, c'est moi qui vous le dis ! Je dirais même qu'elle s'en donne à cœur joie.

Cette roue cela va de soi possède une histoire dont l'intérêt croît en même temps que les années. Cette roue est un peu comme les vieilles personnes. Est-ce important de l'écrire, cette histoire, et de vouloir la sortir de l'oubli ? Je crois que oui. Qui pourtant se souvient de Brÿsus le Magnifique, duc de Goccio, être au charisme sulfureux qui a su faire de son existence un chef-d'œuvre centré sur l'amour d'une femme ?

En ces temps si anciens que ceux qui les ont connus ne peuvent plus être de ce monde, les vrais gentilshommes savaient prouver leur noblesse autrement qu'en possédant un château. À sa maîtresse Blanche de Madiras, le duc de Goccio avait offert un carrosse de toute beauté, dans lequel ils faisaient l'amour jusqu'à douze et treize fois par jour et autant chaque nuit. La machine était toute en or, ciselée finement (on connaît la fascination que l'or exerce sur les femmes) et Blanche n'avait d'orgasme qu'en cet endroit, quand le cocher fouettait les vingt-quatre chevaux qui formaient l'attelage, que Brÿsus la dévorait sans faiblir et que leurs cris se mélangeaient à ceux des sabots des chevaux au galop frappant les pavés des faubourgs. Combien de chevaux ont-ils ainsi épuisés ? Brÿsus le Magnifique, qui s'était enrichi aux Indes, dépensa sans compter pour sa maîtresse insatiable et dut armer moult caravelles pour satisfaire aux exigences de l'amour qu'il lui portait. Ce carrosse le faisait passer pour quelqu'un d'arrogant et lorsqu'il traversait les campagnes avec sa compagne, les paysans s'inclinaient, croyant voir passer

un messager des Forces Solaires... Après ça, qui doutera des supra-pouvoirs que possèdent certains objets bénis par les hommes aussi bien que les Cieux ? Qui connaît l'efficacité sans faille des forgerons qui savent fondre et manier les métaux jusqu'à créer des objets dignes des plus grands pharaons ? Ce carrosse les transporta, à travers tout le pays, par-delà les montagnes, et ceux qui fréquentèrent Blanche et Brÿsus certifient que l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était sans limite. Brÿsus avait du goût pour les belles choses. Mais qui, mis à part quelques archivistes rendus aussi gris que les papiers qu'ils compulsent et quelques éminents universitaires, se passionne encore pour ces mécènes de la Renaissance qui faisaient de l'excentricité leur cheval de bataille ?

Je fais partie des rares émules d'un passé oublié.

Si ma quête n'a pas besoin de publicité, ce n'est pas une raison pour que je disparaisse sans en laisser l'empreinte. Une roue aussi fascinante n'est pas un simple colifichet et je crains fort d'être le dernier à ressentir cela aussi pleinement. Qu'importe, mes rêves n'ont pas pour vocation d'être partagés – les Göhtperz n'ont jamais été très prêteurs – et le simple fait de posséder l'une des roues de ce carrosse m'enchantait.

Cette roue m'attire. Elle m'emballe, m'engoue. Elle me hante et ravit mes nuits bien mieux qu'une femme aussi lascive soit-elle ne saurait le faire.

En combien d'occasions ai-je béni cet homme qui a donné un sens à ma vie, jusqu'à me prosterner, le front au ras du plancher ? Combien de fois l'ai-je maudit, jusqu'à m'enfoncer des aiguilles sous les ongles ? Je ne saurais le dire... Toujours est-il que cette roue qui a traversé les siècles jusqu'à aujourd'hui pour apporter le témoignage d'un amour fou, volcanique, dionysiaque, est comme un chuchotement, un appel permanent que j'entends depuis que la porte d'acier s'est entrebâillée devant mes yeux d'adolescent sans tuteur. Et peut-être depuis bien plus longtemps encore, comme une mission qui aurait échoué aux Göhtperz et dont je serais le dernier garant ! Et ceci m'enjoint de retrouver les trois absentes, les trois roues que le destin a laissées sur le bas-côté. On pourrait dès lors penser qu'effectivement, pour se préoccuper à ce point d'une misérable roue, il faut être un peu dérangé de la casserole. Mais au-delà du fait qu'elles ont été forgées avec l'or le plus pur et les techniques les plus rares, ces roues ne sont pas comme les autres.

À maintes reprises, alors que les fantômes de la folie m'inquiétaient, il m'a suffi de monter au cinquième et d'ouvrir avec ma clé gravée la lourde

porte du coffre blindé pour être définitivement rassuré quant à ma santé mentale. Au contraire, mon Dieu, pensais-je systématiquement, il faudrait être fou ou odieusement indifférent à tout ce que la vie comporte de grand, pour ne pas subir le charme de cette roue dorée ! Pour ne pas chercher les trois autres ! Pour penser qu'elles ont pu être fondues lors d'une révolution et qu'elles ont à jamais disparu !

Donc en substance, peut-être suis-je obnubilé, ensorcelé, que sais-je encore ? Mais fou, sûrement pas. Ou du moins, pas au sens où les médecins l'entendent – et mes relations avec ces charlatans sont pour le moins frelatées. Ma santé, physique, mentale et spirituelle ne m'inspire aucune inquiétude. Jamais au grand jamais un idéal tel que le mien n'a mérité une similitude de force. Ma fixation, ma quête est de l'ordre de l'esthétique. Je poursuis l'Introuvable, sans gloire, en solitaire, courageusement, comme Icare, Sisyphe et tant d'autres avant moi : je cherche, suis des pistes, me plante, m'égare, perds le fil, me désespère, puis je recommence, quand resurgit, inespérée, une nouvelle raison d'y croire. Je suis éminemment désintéressé. La une des journaux même locaux, la postérité, la reconnaissance des foules, le profit, toutes ces fadaïses ne sont pas dans mes projets. Vaille que vaille, je reste lucide. La totalité de mes analyses, de mes conclusions et de mes discussions avec mon Passager convergent vers ces évidences, des faits suprêmes (je défie quiconque de les neutraliser !) : je ne suis pas fou, ne l'ai jamais été et, pardonnez-moi d'écarter toute forme d'ambage, ne saurais l'être.

Oserons-nous dire d'un amoureux éperdu qu'il est fou ? Et encore, oserons-nous le blâmer pour si peu ?

N'ai-je pas le droit de déterminer moi-même ma cible ? Même si rien, absolument rien, mise à part mon intime conviction, ne me garantit de l'atteindre... Je me doute bien (je ne suis pas si naïf) que la tâche assignée n'est pas exempte de difficultés. Mais déjà, si je ne retrouvais ne serait-ce qu'une autre roue, quel qu'en fût l'état, le vin de Champagne coulerait à flots ruelle des Moines morts et ce serait en rotant que je m'endormirais !

J'espère. Un point c'est tout. Problème suivant.

Chaque matin, j'extirpe ma tête de l'oreiller, je regarde par la fenêtre pour voir l'état du ciel, et j'admets, car je mets un point d'honneur à reconnaître les faits, être obsédé par une noble vision. Avant de me coucher, elle est encore là. À vrai dire, je m'en sépare rarement... Mais ça s'arrête là et mes lubies ne nuisent à personne. Gaspillage de temps diront les uns ? À quoi

doit-on consacrer son temps, je vous le demande, si ce n'est justement à chercher ce qui nous est cher ? Au pire, si c'est cela la folie, je veux bien que vous me preniez pour un fou. Je vous fais grâce de cet abus de langage. Tant que l'on me laissera en paix, je dois dire qu'aucun épithète ne me sera insupportable.

Qu'on ne vienne pas m'emmerder ! C'est tout ce que je demande – et comme vous le savez, mes prières sont exaucées et c'est ainsi que j'entends passer ma vie. Notez bien ! *Liberté de culte* : *DROIT de pratiquer la religion de son choix* selon le dictionnaire. Alors cette folie, dussé-je passer pour ce que je ne suis pas, je la revendique et pour rien au monde ne désire m'en défaire. La seule et unique religion que je conçois est celle qui me relie aux roues d'or.

Toutes ces justifications sembleront suspectes aux yeux de tous ceux qui me chercheront des poux dans la tête. Mais que l'on ne s'y trompe pas, l'avis des autres m'importe peu. Je tâche juste de mettre un peu d'ordre dans tout ça car quand les idées sont claires, proprement étalées, les unes à côté des autres comme les produits à vendre dans les supermarchés, elles sont plus faciles d'accès. Après avoir exposé les différentes facettes du problème (y compris celles qui s'orientent à mon désavantage), je sais mieux de quoi je parle. Et surtout, je ne peux plus nier qu'il y a longtemps, j'avais peur d'être pris pour un fou, d'être d'une façon ou d'une autre malade.

Ces doutes appartiennent au passé. Et c'est sans honte que je vous dis toute la vérité.

J'ai donc été me renseigner, à tâtons.

Je voulais en savoir plus sur mes attirances obscures pour les objets du passé. Mademoiselle Liatta, bibliothécaire au centre culturel de Montruggi, que j'avais été consulter, portait des lunettes. Elle était assise derrière un bureau austère et poinçonnait des fiches. Ses mains menues en disaient long sur son amour des livres. Elle les empilait avec douceur et fermeté comme une institutrice qui met ses élèves en rang. Elle caressait les livres nouvellement couverts comme pour en enlever la poussière, comme un dernier contact avant de les mettre en sommeil sur les rayonnages. Discrètement, je l'ai sollicitée. Aussitôt elle m'a parlé d'un écrivain français, Guy de Maupassant et de *La Chevelure*, texte dans lequel il est question d'un individu qui s'éprend de la chevelure d'une femme morte. Le malheureux achève ses jours dans un asile. Comme un chien, sous le regard compatissant des médecins impuissants. La gracile bibliothécaire m'a semblé émue. Enfin,



sentant que j'allais m'en aller, elle m'a demandé si je souhaitais m'abonner. Pris au dépourvu, je lui ai répondu que je ne souhaitais pas en savoir davantage, que ma curiosité était satisfaite et que le fétichisme de ce Français était sincèrement bouleversant. Cette histoire ne pouvait que me troubler : certains points communs me sautaient aux yeux, me mettant mal à l'aise. Naturellement, je suis resté impassible comme je sais si bien le faire quand un chien me regarde de travers ou qu'une insulte m'est lancée. L'avenante bibliothécaire était plantée devant la vitrine des livres exclus du prêt. J'aurais voulu tout d'un coup l'étreindre, la secouer, la faire gémir, lui caresser les fesses et les seins, la voir défaire son chignon, ouvrir son corsage et poser ses lunettes sur le bureau austère... Je me sentais empli d'une nouvelle énergie. Mais je n'ai rien fait de tout ça. Je suis sorti, sans me retourner, tête et queue basses, comme absorbé et dès que j'ai posé le pied dehors, j'ai regretté de ne pas m'être abonné. Le soir même je me suis sérieusement intéressé à ma situation et suis monté dans ma voiture. Je suis parti sur les routes des environs. Pour réfléchir à mes aises en coordination avec mon honorable Passager. Il ne s'agissait plus dès lors d'automobile ni de roues de carrosse en or massif... J'aurais tant voulu que ma nourrice soit là pour m'enfourer entre ses deux petits seins tout ronds, au doux parfum de colchique. Très rapidement, mon Passager m'a accusé de lâcheté, d'égoïsme, parce que je fuyais sur les routes sans avoir rien d'autre en tête que des souvenirs vénéneux. Être orphelin n'est pas une excuse a-t-il encore affirmé avec son toupet ordinaire.

Il est resté un instant silencieux, comme pour préparer un nouveau reproche et a sobrement ajouté : *"Les trois roues qui te manquent encore, les trois absentes, mon brave Angelino, qu'en feras-tu quand elles seront en ta possession ? Hein ?"* Invisible mais tenace, ce diable de Passager tentait de me piéger, en m'acculant au pied du mur gigantesque de mon inconséquence.

D'un autre côté, son impertinence me flattait. J'ai allumé une cigarette.

Sans avoir l'air d'y toucher, avec cette délicatesse à laquelle on reconnaît les amis sûrs et les confidents de qualité, il avait désigné le cœur du problème. Et c'était très bien joué de sa part. Je me taisais, embarrassé. Pour laisser le champ libre à ma réponse, le Passager restait lui aussi coi. Elle fusa d'entre mes lèvres au moment où j'éteignais ma cigarette. Chacun des mots utilisés, je m'en souviens avec exactitude, à la virgule près : "Eh bien mon rêve sera réalisé. Je pourrai me féliciter de mon succès puis passer à autre

chose. Ma persévérance aura été fructueuse et je serai fier d'avoir réuni ces quatre éléments qu'à part moi, personne n'aura eu la volonté de ré-assembler. C'est aussi simple que ça mon pote." Voilà ce que j'ai dit. Mot pour mot. Après on a parlé de l'utopie et j'ai rempli le cendrier de la voiture. Mon Passager était d'humeur taquine... »

Nous venons de parcourir ensemble les premières pages du manuscrit d'Angelino. Sans aucunement exagérer, je peux dire que tous ceux qui les ont lues ont souhaité poursuivre leur lecture, passablement intrigués par cet « Ange des Routes »... Les hommes comme Angelino qui s'autobannissent des communautés humaines délibérément sont fort attachants : de haut, on les regarde évoluer comme on regarderait indulgemment un bébé jouer dans son parc. Ou un oiseau construire son nid. Mais là, les choses vont plus loin si bien que l'on se demande à quel moment ces individus qui, par essence, sont appelés à connaître des destins hors du commun, vont dérailler. Se brûler les ailes. Se noyer ou se perdre sans espoir de retrouver un jour leur chemin. Vous le croirez volontiers, le vertigineux Angelino, Angelino l'acharné, l'inarrêtable Angelino, fait partie de ces hommes qui parviennent à flirter avec les étoiles. N'a-t-on pas l'impression, arrêtez-moi si je me trompe, n'a-t-on pas l'impression que les dieux de l'Olympe, ou d'ailleurs, se sont intéressés plus que d'ordinaire à la fortune de ces héros ? Les dieux, qui aiment les fous et comprennent les ambitieux, mitonnent toujours à ceux-ci des destins taillés sur mesure.

Enfin, on devine que ces citoyens plus ou moins siphonnés ont quelque chose à nous enseigner, que leurs expériences se révéleront fertiles, en tant qu'elles sont capables de déclencher sinon des vocations, au moins des interrogations. Bref, dans ces cas-là – et moi aussi je suis passé par là – on se réjouit de découvrir au plus vite le fin mot de l'histoire. Pensez-y en les lisant (ou en les relisant) et prenez-en de la graine. La picaresque conclusion du supplice de la roue qu'Angelino s'est infligé pendant plus de trente années d'entêtement pathétique ne laisse personne indifférent. Car tout simplement, ici, la réalité frôle le mythe.

« Des milliers d'heures plongé dans des monceaux d'archives moisies qu'il m'avait fallu arracher à la voracité des rats, immergé jusqu'aux épaules derrière des piles de dossiers multicolores, des mois sur les routes sans manger ni dormir que de manière rationnée, des nuits de cauchemars hideux

où s'immisçaient, entre les rayons flamboyants de roues tournoyantes, des sursauts de lucidité lors desquels j'entendais une petite voix me demander de laisser tout tomber, des années d'enquête, de fouilles déprimantes, de recherches, d'après-midi passées sur Internet ou à retourner la terre, à la pioche, dans les prés de Toscane, dans les dunes du Lavandou... Méthodiquement... Longtemps, j'ai souffert, comme un ouvrier. J'en avais de la corne sur les paumes et mes rides s'étaient creusées – d'autant plus que ces années d'échec patent ont été suivies de quelques années d'études afin de redéfinir des lieux de fouilles. Certains indices pourtant me firent croire que je tenais le bon bout. N'avais-je pas trouvé, au pied d'un muret datant d'avant Brÿsus le Magnifique, un coffre en chêne qui contenait des pièces d'argent fort précieuses ? Un numismate de ma connaissance les a expertisées et a voulu que je les lui cède. Je m'en suis séparé bien volontiers. Ces pièces ne m'intéressaient pas. Mon ami numismate les a acquises pour une somme relativement modique - lui avait le sourire aux lèvres ; certaines dataient de 1540 – et je me suis empressé d'investir ladite somme dans une Cadillac calcinée. Un député-maire y avait péri, en compagnie de trois call-girls moldaves. J'ai garé cette sublime acquisition au quatrième étage de ma maison, entre une Porsche 911 emboutie, une R8 Gordini et une 4L écrasée comme une crêpe qui avait été retrouvée dans le Canal du Midi.

D'interminables séances de réflexion pour débusquer une piste, un indice, un symptôme, un arôme, ne me sortirent pas de l'ornière dans laquelle mes roues manquantes me plaçaient. Des semaines de stagnation et d'absence absolue de solution ! Jeu de piste infernal ! Éprouvantes heures, éprouvantes semaines, éprouvantes années durant lesquelles même les longs trajets, la nuit, quand les autoroutes sont désertes, quand on croise seulement des camions vrombissant et que la lune joue à cache-cache avec les nuages, même eux, ces longs trajets ne délassent plus, semblent vains, déjà vus... Des éternités à me languir, à rêver à la rencontre d'une roue et de ses trois jumelles... Il m'arrivait au moindre signe favorable de croire en l'existence de ce que l'on nomme chez les piliers de casino, chez les desperados ou chez les jansénistes de l'abbaye de Port-Royal : la *baraka*, la bonne étoile, l'élection. Je guettais le coup de pot. J'implorais la chance. Je creusais des trous. À la moindre anicroche, il m'arrivait aussi de croire que la sorcellerie, la poisse, la malédiction et les mauvais génies n'étaient pas que chimère. J'en bavais, je galérais, mais je m'entêtais – les Göhtperz n'abandonnent jamais. J'avançaï, d'ouragans de soupirs en torrents de découragement quand une

fausse route s'identifiait comme telle. Ou de satisfaction en satisfaction quand un piège était déjoué, un leurre démasqué... J'avancais, luttant contre des déferlantes d'espoirs déçus, de désillusions ! Des lames de fond de remise en question, des rafales de journées de lecture attentive penché sur des vieux reliés en cuir de Pérouse ou d'Alger jusqu'à ce que mes yeux s'humectent et pleurent... J'avancais sans avoir l'impression d'avancer, encerclé par la tempête.

Et tous ces efforts, toute cette incommensurable dépense d'énergie représentant plusieurs citernes de carburant et quelques hectolitres de sueur, tous ces plans tracés sur la comète, au compas ou à l'aide des toutes dernières technologies, GPS, scanner, expertises en laboratoire et tout le toutim, tous ces rêves de roues un peu fous que je n'espérais plus réalisables si ce n'est dans mes heures d'euphorie les plus intenses, toutes ces formidables ambitions (qui furent à l'origine de toutes mes occupations jour après jour, nuit après nuit), ces incomparables projets, au bout du compte, ont fini, par la grâce de Dieu et avec l'aide de tous les démons du Ciel, par se concrétiser. Tout vient à point à qui sait attendre, lit-on dans les vieux contes, pas forcément à la sauce souhaitée, mais d'une manière ou d'une autre, tout finit toujours par arriver. Bref, la réunion des quatre roues est devenue effective et j'avais du mal à le réaliser ; j'avais l'impression à la fois de rêver et d'être plus vivant que jamais. La fusion entre mes désirs, pourtant si en marge des aspirations traditionnelles, et de la réalité telle que je la souhaitais, c'est-à-dire cette réalité que l'on vit, celle à l'intérieur de laquelle on existe, c'est-à-dire la plus prosaïque des réalités, la plus terre à terre, cette jonction avait réussi ! Mon destin s'était accompli. La montagne, c'est vrai que j'avais eu du mal à la monter, n'avait pour une fois pas accouché d'une souris...

Après tant d'années d'enquête et de fouilles, l'investigation devenait une habitude. Je finissais par prospecter presque mécaniquement. Souvent, affaibli, désespéré, comme anémié, je craignais que mon élan vers un trésor dont une partie avait été découverte dans le coffre-fort du cinquième étage du château de mon enfance, ne soit désormais en perte de vitesse pure, ne soit plus qu'une force d'inertie sans but, tournant en rond comme une vieille machine usée qui m'entraînerait avec elle dans les tourbillons de son absurdité. À force d'être bredouille, je craignais de saccager mes chances, de perdre la foi... Il fallait des résultats ! Et peut-être, enfin, une récompense, un succès, un bouquet final... Mais il y avait trop de paramètres

indépendants de ma volonté, aussi galvanisée puisse-t-elle être par ailleurs.

Par conséquent, je m'en remettai au destin, tout en trouvant qu'il en mettait du temps le salaud pour m'annoncer la direction à prendre. Toutes les démarches, toutes les hypothèses, tous les chemins possibles, imaginables par un homme dont la totalité des facultés et les moindres faits et gestes sont voués à cette initiative, avaient été essayés, testés, empruntés.

M'en remettre au hasard était la seule issue qu'il me restait encore. Et alors que je ne croyais plus à la possibilité de ma réussite, si ce n'est par routine, par instinct de survie, tout s'accéléra. En l'espace d'une semaine, comme par magie, mes problèmes se résolurent. Intervention divine ?

Cette semaine-là, je l'ai vécue sans me rendre compte que j'en étais l'essentiel acteur. Même mon Passager, si loquace pourtant à l'accoutumée quand il maîtrise le sujet, était demeuré spectaculairement muet, et ce, malgré son intelligence nettement supérieure, malgré sa finesse intuitive et son sens de l'anticipation remarquable ; je ne lui en ai pas tenu rigueur, étant moi-même suffisamment occupé à remercier le Ciel qui tenait enfin compte de mes requêtes.

Car en trente ans d'errance, j'ai vu beaucoup de choses. J'ai entendu de nombreux bruits. J'ai écumé mille et un lieux. J'ai dormi dans des motels de seconde zone et gratté partout où mon flair me disait de chercher. J'ai connu d'innombrables extravagances et il faut se lever de bonne heure pour m'impressionner. J'ai assisté à la chute de plus d'un gouvernement et j'ai maintenant des cheveux blancs au-dessus des oreilles – ce qui devrait me garantir un certain succès auprès des femmes puisque désormais j'aurai le temps de m'y intéresser. Or, pendant une grosse semaine, à mon grand étonnement, j'ai bondi de surprise en surprise, comme un gosse des rues lors d'une fête de Noël organisée par un Rotary-club bienveillant.

Le lundi, roulant vers l'ouest à vive allure, je reconnus Felipe Galivio (je suis très physionomiste). Il stationnait sur le bord de la route, près des marais. J'ai poursuivi mon chemin sans m'arrêter, klaxonnant néanmoins, à tout hasard, pour lui signaler ma présence. Mais je ne crois pas qu'il m'ait reconnu. Ce ne sont pas les occasions qui avaient manqué de nous retrouver fréquemment : Felipe Galivio m'avait approvisionné en cocaïne et en Tranxène lors de mes débuts dans la vie adulte ; à l'époque, j'avais besoin de calmants et de forts stimulants pour compenser mes carences affectives et autres et nombreuses frustrations de divers ordres. Cette rencontre fugace m'avait donné comme un coup de fouet.

Guilleret, le cœur léger. Je frôlais l'état de grâce sans dépasser les cent-dix kilomètres heure. Je tâchais de me rappeler la mort idiote de Jean Gabin, à la fin du *Salair de la Peur* de Charles Vanel ; en conséquence de quoi, je surveillais la route avec application, les mains collées à ce putain de volant, vérifiant régulièrement les rétroviseurs avec la même appréhension qu'un élève d'auto-école qui ne veut pas commettre le plus petit impair. Dans mon coffre, il y avait la deuxième roue du carrosse ! Alors comprenez mon émoi, s'il vous plaît ! J'avais des larmes plein les yeux – je n'ai pourtant pas la larme facile, soyez-en assurés –, des larmes de joie que je ne parvenais pas à retenir et qui, de toute façon, ne me demandaient pas mon avis pour couler jusqu'à mon menton et goutter sur mon col de chemise. Je reniflais comme un gosse. Je n'en pouvais plus.

Le cendrier débordait et j'avais plutôt hâte de mettre ma trouvaille à l'abri. Sans une seconde à perdre. Pas une ! Dans le coffre de ma voiture se trouvait mon destin ! N'était-ce pas une raison suffisante pour redoubler de prudence et mettre mon clignotant avant de prendre la bretelle ? Mon trésor m'affolait. Je venais de le dénicher dans l'arrière-boutique d'un brocanteur libanais qui avait pignon sur rue dans le quartier de la Maldonne. Trafiquant de bronzes et de pierres précieuses à ses heures, receleur à l'occasion, contrebandier de momies égyptiennes authentiques et vendeur de poteries romaines faussement anciennes quand un pigeon franchissait le seuil de son bazar, cet antiquaire peu scrupuleux m'avait rendu service par le passé (il m'avait notamment vendu des boulettes d'opium d'une qualité réellement exceptionnelle, qui plus est pour une bouchée de pain) et depuis, je le comparais au grand black à la bouche de travers de *Starsky et Hutch*... Je passai chez lui pour lui revendre des jades, il m'avait conduit dans une pièce sombre de sa boutique, pour me montrer un truc. Là, je faillis tourner de l'œil. L'une des roues de Brÿsus le magnifique ! Là ! Devant moi...

"Merde ! Comment est-elle entrée ici ? criai-je.

- Un petit homme est venu la déposer il y a deux jours à peine. Il m'a demandé de la vendre pour lui. Je n'en sais pas beaucoup plus.

- Alors qu'elle soit mienne !"

Les routes étaient désertes. En ces heures tardives, nul n'avait l'idée de rouler sur ces petites routes de campagne. Mon Passager était lui aussi tout à sa liesse. Il jubilait autant que moi. Excité comme un jeune chiot, il faisait des petits bonds sur son siège. Seule la grosse liasse de billets dont je venais de me délester sans sourciller témoignait de mon investissement. Ce salaud

d'Huggy avait clairement perçu mon intérêt fervent, mon envie absolue et c'est donc sans aucune vergogne qu'il m'avait extorqué un maximum. Mais s'il avait fallu payer plus, j'aurais remis la main à la poche sans le moindre problème. Nous nous sommes séparés avec chacun un glorieux sourire sur la face. La transaction nous avait comblés et Huggy m'a embrassé en me disant de revenir tous les jours si je voulais.

Ce soir-là, une étagère de plus du coffre-fort a trouvé chaussure à son pied. Le velours la tapissant attendait l'heure d'enfin recevoir son hôte de marque. Bien sûr, les deux étagères du bas restaient malheureusement vides mais on sentait que le miracle, s'il s'était produit une première fois était bien capable de se reproduire. Un jour peut-être mon coffre ne serait plus capable d'accueillir une roue de plus ; et il lui faudrait afficher "Complet".

Dopé par ma découverte, atteint d'une frénésie débordante, je ne tenais pas en place. Étreint par la joie d'avoir franchi une étape importante, exultant en définitive d'un orgueil de propriétaire capitaliste, comblé comme un philosophe qui voit ses utopies prendre forme, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit – à cet instant, j'aurais même été incapable de dire où se trouvaient mon lit, mon pyjama. Je marchais en rond autour du coffre pour calmer ma fièvre et m'assurer que je n'étais pas la victime d'un chapelet d'hallucinations du plus mauvais goût qui soit.

Cela étant, quelle allait être ma façon de gérer cette nouveauté ? Je n'en savais strictement rien. J'essayais tout simplement de toucher du bois. En début de soirée, Henry W. m'appela pour m'inviter à un trekking en montagne, afin d'aller taquiner la truite en altitude – ou la truie, mais comme il y avait de la friture sur la ligne, je ne compris pas la moitié de ce qu'il racontait. J'avais cent autres chats à fouetter et ne pus que décliner son invitation – ce qui d'ailleurs n'eut pas l'air de le peiner plus que ça puisque, sans insister, il raccrocha après m'avoir souhaité bonne nuit. Comment aurais-je pu quitter les parages ? Une transe m'avait saisi. Toute la nuit, j'ai marché pieds nus sur le parquet du cinquième. Je n'ai réellement dormi que le surlendemain. Le jeudi, toujours sur mon nuage de félicité, un petit altocumulus de contentement pourrais-je, bucolique, ajouter, j'assistai à une mise en enchères internationale et achetai à l'aveuglette un lot de roues dépareillées ou hors d'usage. Certaines d'entre elles étaient passées d'âges et c'est bien pour cette raison que j'avais tenu à décrocher ce lot, qui par ailleurs n'intéressait pas grand-monde. Je n'eus pas à déboursier des mille et des cents.

Au premier rang, un type rabougri, chauve comme une boule de levier de

vitesse et engoncé dans un imperméable américain qui paraissait trop large pour lui, avait remarqué mon intérêt pour le lot. Il trotta jusqu'à moi.

"Félicitations, vous avez fait un excellent choix, me dit-il d'une voix habituée à donner le la. J'ai quelque chose à vous montrer qui j'en suis sûr vous intéressera beaucoup plus encore que le lot que vous venez présentement d'acquérir. Venez."

Il me pria de le suivre jusqu'à son domicile, rue de Diké, en plein centre-ville, entre l'opéra de Valbois et le Vieux marché de la place centrale. Comme il insistait et que je n'avais rien de mieux à faire, je l'ai suivi, sans enthousiasme, quelque peu contrarié parce que ma voiture était garée à l'autre bout de la ville. Le petit chauve marchait à vive allure en soufflant comme une Cocotte-Minute. De temps en temps, il se retournait vers moi pour voir si j'arrivais à suivre et rassuré, il me regardait avec un air qui en disait long. Arrivés au 5 de la rue Diké, nous avons traversé un petit jardinet très londonien caché derrière des fers forgés sur lesquels se nouaient des glycines d'une mauve suave. Nous sommes entrés chez lui après qu'il a déverrouillé la poignée de sa porte et qu'il a farfouillé dans les serrures de sûreté de deux gros verrous supplémentaires, opération qui lui demanda d'ailleurs de longs efforts tellement son impatience le rendait gauche. Il en tremblait le pauvre vieux ! Je ne savais toujours pas pourquoi il m'avait amené jusqu'à sa bicoque. Nous longeâmes un corridor. Il y avait des aquarelles de chevaux et de bateaux sur les murs. Nous allâmes jusqu'à son bureau, également fermé à clé.

Je me demandais de plus en plus pourquoi je l'avais suivi comme un automate guidé par un sens oublié, engourdi par une impression que je ne savais plus décrypter. D'un geste poli, il me laissa entrer dans son antre. Des odeurs de cire d'abeilles et de tabac froid flottaient. Une cheminée condamnée servait d'abri pour des livres, parmi lesquels je reconnus des ouvrages anciens. La lumière du dehors faisait des traits clairs sur les murs, redéfinissant dans la pièce une nouvelle géométrie : les volets à claire-voie étaient fermés. Le petit vieux enleva son imper et me désigna au milieu de la pièce l'unique endroit où poser ses fesses, un fauteuil Louis XVI. Je m'y assis. Il alluma une cigarette anglaise, m'en offrit une et se redressa fièrement, se mettant presque sur la pointe des pieds. Il s'approcha d'un mur et avec d'innombrables précautions, ouvrit deux lourds vantaux de bois.

Il actionna un interrupteur. Une lumière puissante illumina la vitrine enfoncée dans le mur. Derrière une vitre si transparente qu'elle semblait



d'eau ou de cristal resplendissait la troisième pièce de mon puzzle quadripartite. Je l'aurais reconnue entre mille, nul n'était besoin d'expertise très poussée. Le petit vieux, qui avait l'âge d'être mon grand-père, me regardait avec des yeux d'iguane satisfait. Il se repaissait de ma stupeur. Moi, je haletais, sous hypnose, les cuisses aussi molles que trente années plus tôt.

Écrasant ma Craven A dans un cendrier sculpté (une sirène portant un horrible coquillage ventru), je me levai et m'approchai, émerveillé, de la roue merveilleuse. Elle brillait comme un astre. La buée de ma respiration laissait un rond opaque sur la vitre. Mes mains moites gigotaient inutilement au fond de mes poches, elles cherchaient par réflexe un briquet, une cigarette. Prévenant, le petit chauve m'en tendit une et craqua une allumette.

"Elle vous intéresse n'est-ce pas ?" m'a-t-il chuchoté de sa voix frottante et légèrement métallique. De sa main tachée par la vieillesse, il désignait la vitrine devant laquelle j'écumai comme un affamé. Son euphémisme et son flegme m'arrachèrent un sourire crispé.

"Oui.

- Mais elle n'est pas à vendre, hélas !" a-t-il ajouté.

Son prix pourtant aurait été le mien. Et Dieu sait que les Göhtperz avaient du patrimoine ! Les dernières guerres les avaient enrichis et la paix n'avait fait que décupler leur capital. Le petit chauve s'est ensuite dirigé vers le pan de mur opposé. Il a mis en lumière une autre vitrine cachée dans le mur et la beauté du moment m'a terrassé. Je comprenais que les deux roues qui me manquaient étaient à ma portée. Le monstrueux vieillard quant à lui me jougeait d'un air goguenard. Il était tout content de lui ; c'en devenait presque irritant.

"Celle-ci également vous intéresse, je présume ? a-t-il dit d'une voix perverse.

- Si elle non plus n'est pas à vendre, je doute que vous me la donniez pour rien, ai-je répondu.

- Exactement, jeune homme, je vous montre ces deux roues pour le simple plaisir de vos deux yeux. Vous devrez vous en contenter."

Ses conseils, il peut se les mettre où je pense, me suis-je dit de plus en plus nerveux. Mon imagination faisait des bonds. Le petit vieux m'offrit une nouvelle cigarette. J'avais la bouche de plus en plus sèche mais la pris volontiers.

"*Angelino*, me murmurait une petite voix, *aujourd'hui, c'est la chance de ta vie ! Tu as deux roues, lui aussi. Prends-les : elles t'appartiennent ! Il a*

*déjà un pied dans la tombe et n'en a plus pour très longtemps ; tandis que toi, Angelino, tu es encore jeune ! Il faut en profiter ! Tu as mérité de récupérer les deux roues qui te font défaut. Si tu ne t'en empires pas sur-le-champ, c'est toute ta vie que tu vas regretter d'avoir laissé passer l'aubaine. Plus jamais tu ne trouveras le sommeil ! Sois donc un homme Angelino et agis. Agis !"*

Dans mes veines, mon sang noircissait. La peur de passer à côté d'une telle opportunité me tétanisait. Le petit vieux derrière moi fumait en faisant l'important, pire qu'un gosse de riche qui exhibe ses jouets sous le nez d'un môme déshérité ! C'était plus que je n'en pouvais supporter. "Vas-y Angelino vas-y, saute-lui dessus !" implorait la voix. Alors je me suis rapproché de la sirène, j'ai trituré mon mégot dans le creux de son gros coquillage. J'ai fermé les yeux, les mains à nouveau libres et me suis retourné, décidé à ne pas y aller par quatre chemins pour suivre les routes que mes petites voix démoniaques m'indiquaient.

Quand mes doigts ont commencé à lui serrer le cou, le petit vieux n'a pas moufté. Tout d'abord, ses petits yeux de marabout décati ont exprimé la surprise. C'était à mon tour de m'amuser. En proie à la frayeur, il s'agitait, mais mollement. Il cherchait son souffle et ses yeux se révulsaient d'une manière presque comique. Il était en mon pouvoir.

Les deux roues d'or derrière les vitres encadraient la scène : avant de rendre ses derniers soupirs, le petit vieux allait pouvoir jouir de la plus belle des vues. Il y avait de la magie dans l'air. J'ai accentué la pression sur sa glotte dure comme un caillou. Mes doigts écrasaient les chairs flasques. Son teint prenait des teintes violettes. Il respirait, sifflait, la bouche ouverte en quête d'un oxygène introuvable. Finalement, il a gargouillé et ses lèvres ont remué une dernière fois. Son ventre a fait un drôle de bruit. J'ai lâché prise et il m'a littéralement glissé entre les doigts.

Mon office accompli, j'ai souri puis suis parti, presque en courant, chercher mon véhicule pour emplir le coffre de mes emplettes. Mon fidèle Passager m'attendait dans la voiture. Il ne pipa mot. Il n'en pensait pas moins. Pour ma part, ma détermination m'a ramené promptement rue de Diké.

À la nuit venue, j'ai enterré le vieux au fond du jardin, dans l'ombre d'un mur couvert de vigne épaisse. Des chauve-souris chassaient des insectes autour des arbres. J'ai tassé la terre avec application et j'ai remisé pelle et pioche dans le petit abri de jardin. Au préalable, j'avais emballé les deux

roues puis refermé les deux armoires béantes, prenant grand soin d'éliminer toutes traces de mon passage. Dès lors, ni Columbo ni Arsène Lupin ne pourraient retrouver ma piste. Les chauve-souris avaient été mes seuls témoins et il y avait beaucoup à gagner en pariant sur leur silence. Je jubilais. Mais comme il y a autant de grâce à rester digne dans la déroute qu'en ne se montrant pas excessivement arrogant lorsque la fortune enfin nous sourit, je m'efforçai de juguler mon allégresse. Simplement, j'avais envie de chanter.

Vers minuit, ruelle des Moines morts, le coffre-fort du cinquième connut son apogée. J'étais fou de gratitude envers les Maîtres du Destin qui, assis fièrement sur leur trône, pouvaient se réjouir en voyant ma joie. J'ai allumé une cigarette en contemplant ma réussite, une cigarette qui d'ailleurs ne m'avait pas coûté très cher puisque j'avais subtilisé le paquet de ma victime. Là où elle allait, elle n'en aurait guère le manque. J'ai fumé ma Craven A jusqu'au filtre, avant de l'écraser dans un cendrier en ivoire. J'ai tressauté comme si quelqu'un m'avait tapé dans le dos par surprise. Mon ventre s'est noué. Comment ne pas avoir fait le lien entre l'homme qui m'avait apporté la clé des Göhtperz et le pauvre cloporte que je venais de dévaliser ? Seule mon inattention avait pu me faire penser que ce vieux bonhomme chauve se trouvait par hasard aux enchères ! La précipitation m'avait égaré. L'obstination m'avait abruti. D'où venait la clé offerte trente ans plus tôt ? D'où venaient les deux roues exposées dans ses vitrines ? Pourquoi avait-il tenu à me les montrer ? Pourquoi m'avait-il laissé vagabonder sur toutes les routes de la Terre ? Pourquoi était-il venu me narguer à cette mise aux enchères ? Les questions affluaient par vagues immondes, déposant des paquets de points d'interrogations empoisonnées. Je me mordais les doigts de ne pouvoir répondre à aucune d'elles. Mes tempes brûlaient. Je flageolai, emporté par un courant puissant qui me lessivait. Les quatre roues étaient réunies. Brÿsus le Magnifique et Blanche de Madiras, si tant est qu'ils puissent encore me voir de là où ils étaient, devaient être fiers de mes efforts. Mais mes propres yeux n'osaient plus regarder les roues de ce carrosse maudit : ils se noyaient dans des larmes qui rendaient tout flou.

Plus j'y réfléchissais, plus je m'imaginai que mes souffrances ne faisaient que prendre, dans le sens inverse, le cours qu'elles avaient par le passé emprunté. Le cauchemar ne faisait que commencer. Et les Maîtres du Destin riaient. Ils riaient du bon tour qu'ils venaient de me jouer. Ils me regardaient pleurer aux pieds de mon coffre de trois mètres sur trois et n'en pouvaient plus de se tenir les côtes. Ils riaient à s'en décrocher les

mâchoires. Ils riaient ! Ils riaient ! Ils riaient ! Ils riaient à m'en faire perdre les pédales. Ils riaient sans retenue. Ils riaient comme s'ils avaient voulu me crever les tympans. Ils riaient. Et ils rient encore... »

\* \* \*

## ONCLE HENRY

Pour mon départ en retraite, j'ai fait les choses en grand. Je n'ai pas lésiné comme on dit. Tous, je les ai tous invités ils étaient tous là. En tout, nous étions vingt. Vingt amis. J'aime bien les chiffres ronds. Mes filleuls, mes vieux frères d'arme, mes collègues, trois de mes anciennes maîtresses dont la blonde Marina et la rousse Carole, et monsieur Michull, mon notaire, une âme dévouée qui jadis, avait servi feu mon père. Le compte était bon. Je n'avais oublié personne. J'avais aussi invité mon vieil ami Angelino Göhtperz mais il s'était décommandé au dernier moment prétextant une obscure obligation de dernière minute. Comme d'habitude. Tous étaient parés, qui avec son sac en bandoulière, qui avec sa mallette en croco à la main, qui avec son barda débordant, qui avec son baluchon de la Marine. Pour cette partie de pêche en montagne, les uns comme les autres avaient répondu présent. Équipés en conséquence, nous devons prendre l'avion et atterrir en altitude, à environ trois heures de marche d'un lac d'une eau si pure que l'on y voit, sur le fond tapissé de galets gris et ronds, filer l'ombre des truites. Ce lac est connu sous le nom de Lac-des-sept-Vierges.

La légende raconte qu'un grand Vizir devait marier ses sept filles avec les sept fils d'un Prince de la Côte. Mais les choses sont rarement simples à

mettre en place. En traversant les montagnes pour rejoindre le lieu des noces, le grand Vizir et sa suite durent affronter le Roi des Ours et les sbires qui le flanquaient. Ce qui n'était pas prévu mais qui ne fut pas suffisant pour décourager le grand Vizir. S'il avait atteint ce grade, ce n'était pas pour rien. Le Roi des Ours, maître de ces monts, réclamait, en guise de péage, un tribut indécent : en effet, le droit de cuissage était à l'époque une pratique répandue et le Roi des Ours ne se gêna pas pour en demander l'application. Le grand Vizir, qui était un homme plein de bon sens, se rendit compte que les sept fils du Prince de la Côte ne se contenteraient pas d'une marchandise souillée et qu'il lui faudrait donc lutter pour préserver la virginité de ses sept filles.

Le grand Vizir ne trouvait pas d'issue à son dilemme. C'était une torture. Soit il rebroussait chemin pour sauver l'hymen de ses sept filles et le mariage ne se faisait pas, faute de filles à marier ; soit il acceptait les horribles conditions du Roi des Ours et mettait dès lors en péril ce mariage tant attendu par les sept fils du Prince de la Côte, lesquels, assurément très à cheval sur l'étiquette, vérifieraient l'étanchéité des pucelages avant de s'engager. À la place le grand Vizir proposa au Roi des Ours de l'or, des peaux de castors et des rubis, mais ce dernier refusa cette monnaie de singes. La mort dans l'âme et la honte au front, le grand Vizir se résigna. « Je vous ai amené mes filles. Demain à l'aube elles seront à vous. Mais quand viendra le crépuscule vous devrez nous laisser poursuivre notre chemin. »

Le Roi des Ours accepta. Toute la nuit il attendit.

Il se parfuma avec des muscs puissants.

Il se brossa les cheveux.

Il se passa de l'huile de foie d'antilope sur les parties génitales.

Il croqua des piments et des grains de café.

Il but des décoctions à base de gingembre et de digitaline. Et en l'honneur des augustes déflorations promises, il revêtit sa pelisse la plus belle.

Assises sur un haut rocher en forme de hibou, les sept filles se morfondaient. Persuadées que les sept Princes de la Côte préféreraient le célibat à une union impure, elles pleuraient à gros bouillons.

Toute la nuit leurs larmes coulèrent.

Leurs joues ruisselaient. Dans le même temps le grand Vizir se rongait les sangs et pariait sans trop y croire sur une défaillance du Roi des Ours. Quand le jour se fit, le Roi des Ours sortit de sa cahute. Il arborait un sourire de vainqueur. Mais en apercevant les sept filles du grand Vizir blot-

ties sur un îlot, au beau milieu d'un lac de larmes fraîches, le dépit imprima sur sa face une horrible grimace. Il n'avait jamais vu tant d'eau. Il n'imaginait même pas que cela puisse exister. Il avait entendu des voyageurs venus des Cyclades, de Palerme ou d'ailleurs, lui décrire des mers sans borne, des océans sans fond mais il leur avait coupé la langue parce qu'il n'aimait ni les menteurs ni les fanfarons. Ce sortilège le fit donc entrer dans une rage olympienne. À ses sbires, il ordonna de tenter l'impossible pour déloger les pucelles. Zélés jusqu'au sacrifice, plusieurs s'exécutèrent. Quelques-uns se noyèrent. Le Roi des Ours lui-même entra dans l'eau jusqu'au nombril mais décidément ce contact aqueux était trop répugnant. Il revint vite au sec et s'ébroua comme un chien. La colère l'aveuglait. Son impuissance était totale. Il s'épuisait en jurons et en malédictions terrifiantes. Sur leur rocher, les sept vierges frémissaient.

Le soir venu, elles quittèrent le sommet du hibou immergé. Elles nagèrent jusqu'à la rive. Leurs robes en soie diaphane gorgées de larmes les moulaient, comme une seconde peau. C'était très beau. Telles des traînes en fibres naturelles ou des queues de comètes célestes, on voyait derrière elles flotter leurs longues chevelures. Le spectacle de ces sept créatures nageant la brasse était d'une élégance suprême. Tout barbare qu'il était, le Roi des Ours n'en était pas moins homme de parole. Laminé par cet étalage de grâce et de candeur, il s'avoua vaincu et s'inclina au point que son front frôla la poudre crayeuse du sol. Avec amour, le grand Vizir embrassa ses sept filles. Elles étaient revenues saines et sauvées. Il était le plus heureux des hommes. Et c'est depuis ce temps que le lieu porte le nom de Lac-des-sept-Vierges. On dit ses ondes magiques et seuls les imbéciles en doutent.

...

Après que le pilote a fait les présentations d'usage, nous sommes montés dans l'appareil. Le ciel était bas et nuageux mais comme le pilote connaissait la région comme sa poche et qu'il était grassement rétribué, il n'y avait pas de mouron à se faire. L'avion a décollé en souplesse. Jean, Jacques et Georges, mes filleuls parlaient d'une affaire à monter, une entreprise risquée mais potentiellement lucrative. Tous trois bossaient pour une firme immobilière. Monsieur Michull regardait le bout des ailes par le hublot et Marina mâchouillait des allumettes pour remplacer des cigarettes devenues impensables – Marina s'étant récemment convertie au bouddhisme, son portefeuille était bourré de photos du Dalai-Lama, et elle s'interdisait le tabac, l'alcool, les colères et la marijuana. La vie est une souffrance avait-elle lu

dans un article sur Chögyam Trungpa intitulé *Au-delà du matérialisme spirituel*, et elle en avait déduit qu'en ce qui la concernait, elle n'en souffrirait que mieux avec des poumons propres et l'esprit clair. Moi, j'étais dans le cockpit, ma place de prédilection lorsque je me déplace en avion – tous ces boutons, ces manettes, ces curseurs et ces jauges vacillantes me fascinent depuis longtemps et j'aime les voir clignoter. Le ciel se découvrait par bribes comme une femme longtemps attendue qui nonchalamment se dénude. Nous apercevions le sol et survolions un haut-plateau boisé. On pouvait voir le tracé de l'ancienne ligne de chemin de fer qui naguère traversait les montagnes. Des clairières, des mélèzes calcinés par la foudre faisaient des trouées sombres et noires dans la végétation. Magellan le pilote regardait de haut ces espaces forestiers.

« Voyez-vous Henry, commenta-t-il, comme les derniers orages qui se sont abattus sur la région en défrayant la chronique ont causé du dégât !

- Oui Magellan, répondis-je, je vois. Et c'est bien triste.

- Des centaines d'arbres ont disparu. Plus d'une mère écureuil n'a pas dû y retrouver ses petits.

- Sans doute, Magellan, sans doute. Mais on n'y peut pas grand-chose.

- Avant ces tempêtes et ces tonnerres de tous les diables, en bas là-bas sur ma droite, vous voyez ? des arbres gigantesques, des cèdres centenaires dépassaient d'une tête ou deux les pins alentours. Maintenant, ces titans n'y sont plus, la foudre les a décapités. Je vous le dis Henry, le paysage a bien changé. »

L'avion entre de bonnes mains poursuivait son vol à basse altitude. Magellan était un bon pilote et il connaissait bien la région pour l'avoir avec moi si souvent survolée. Monsieur Michull s'était endormi. Un filet de bave brillait sur son menton. Assis derrière lui, Albert, un vieux complice avec qui j'avais été au catéchisme, discutait avec Sandra, une maîtresse d'antan, du temps où j'aimais montrer mes pectoraux bronzés sur le bord des piscines privées et des mers tropicales. Maintenant j'ai de la bedaine et des varices. Je ne nage plus guère, je me dandine encore moins. Mais je pêche avec passion et j'en fais profiter tous mes intimes.

Bientôt Magellan me surprit. Lui d'habitude si serein montrait des signes d'hébétéude. Il donnait le sentiment d'être dérouté. « Je ne comprends pas, j'ai gardé le bon cap. Nous devrions survoler la zone d'atterrissage. Tu vois quelque chose Henry ? » À mon tour je me mis à scruter le ciel et le sol. Les deux me semblaient profondément étrangers, voire hostiles. « C'est



étonnant tout de même. Non ? » Dans la carlingue, quelques mètres derrière nous, mes anciens collègues entamaient des paquets de confiseries et de viennoiseries. Les chocolatinés, les caramels, les brioches, les pralinés fondants et les douceurs au café circulaient entre les passagers emplissant l'avion de satisfactions gourmandes et de pourléchages gloutons. Dans le cockpit le pilote et moi-même tentions de cacher notre perplexité, pensant avoir été trompés par les nuages. Tous les indicateurs, toutes les aiguilles et tous les compteurs affichaient tout à fait normalement les informations. Les instruments de bord ne nous inquiétaient pas – ils étaient de fabrication américaine. Non ce sur quoi portaient nos soupçons, ce n'était pas l'avion, ce n'était pas les altimètres ni les boussoles, non, ce qui seconde après seconde nous étonnait de plus en plus puissamment, c'était la montagne elle-même, c'était le ciel lui-même. Nous ne reconnaissons pas nos éléments. Ce n'étaient pas les nôtres et Magellan et moi, blêmes, en étions les témoins impuissants. Réflexe de mère nourricière attentive, Carole nous apporta des tartelettes aux fruits.

« Des clafoutis aux cerises de mon jardin ! précisa-t-elle crânement. Qui qu'en veut ? Répondez pas tous en même temps ! »

Monsieur Michull ronflait toujours. Il rêvait à des saumons gros comme des cuisses d'ours, à des espadons aux yeux malins, à des brochets bondissants et à des cachalots de dix-huit mètres de long au sourire enjôleur qui venaient s'échouer sur le sable, pour le plus grand plaisir des îliens qui récupéraient l'huile des foies pour alimenter les lanternes et faire des savons, des onguents et des sauces. Avec les os et les arêtes, ils sculptaient des petits objets. Les nageoires caudales revenaient aux chefs de famille et d'immenses bandes de viande coupée en lamelles séchaient sur des fils. Quoi qu'il fasse, qu'il rêve ou qu'il négocie, monsieur Michull ne faisait jamais les choses à moitié. Il n'aimait ni l'à peu près ni le gaspillage.

Mélissa, l'amie de Georges, cherchait encore l'inclinaison idéale pour son fauteuil. Mes collègues nettoyaient les miettes tombées sur leurs chandails et les accoudoirs. Près de moi, Magellan se frottait les paupières. Les troncs noirs et tordus, les bosquets brûlés, les frondaisons roussies et les touffes de végétations luxuriantes ne lui étaient pas familières.

« Drôle de saison, Henry, me murmura-t-il, les arbres sont verts et brillants comme en plein été, les nuages sont furieux comme en décembre et je ne vois toujours pas cette maudite piste ! Nous aurions dû la repérer depuis au moins une heure !

- Quelque chose ne tourne pas rond Magellan, ai-je répondu en passant ma main sur mon menton, signe de scepticisme absolu.
- Oui Henry il y a quelque chose qui cloche.
- Gardons notre calme.
- Gardons-le bien au chaud. Il pourra nous servir. »

Magellan a survolé la zone à deux reprises. Comme des damnés, nous interrogeons la forêt, les ravines, les cascades et les à-pic, les vallons et les taillis. « Cherche encore ! ai-je soufflé à Magellan. Je sens que nous touchons au but. » Et Magellan a cherché. Il a tourné en rond, stimulé par mes encouragements autant que par sa perplexité grandissante. Il a sillonné les airs comme un laboureur consciencieux. Marina n'a plus eu d'allumettes ; le bouddhisme, c'est bien joli, mais ça ne remplace pas une bonne dose de nicotine ; elle en a demandé quelques autres à Albert. Albert fume la pipe et ne se sépare sous aucun prétexte de ses ustensiles de bouffardier. « T'as qu'à prendre la boîte » a-t-il dit. Monsieur Michull dormait encore confortablement avachi ; une âme bien intentionnée lui avait glissé un coussin au creux de l'épaule.

Nous avons enfin aperçu une longue plate-bande semi-désertique. J'ai demandé à Magellan d'atterrir, coûte que coûte. On devait être sur zone. À peu de choses près et au pire, il nous faudra marcher un peu plus longtemps que prévu. Personne n'en mourra. Une partie de pêche entre amis requiert certains sacrifices, certaines audaces. Mon engouement pour les joies halieutiques était tel qu'il réclamait un atterrissage forcé, aussi périlleux soit-il. Magellan m'a regardé. Il a dit : « Cette piste ne m'a pas l'air tout à fait réglementaire Henry, mais ce sera un jeu d'enfants. Cet avion, je le connais sur le bout des doigts ! S'il le fallait, je le poserais sur un mouchoir de poche. Alors cette piste improvisée, c'est pas un vrai souci. Avec un bon pilote, le Concorde lui-même pourrait s'y risquer. » Je savais que Magellan était un chic type. « Accroche-toi bien quand même ! » ajouta-t-il hilare. L'an dernier, pour une virée au-dessus de la Meuse, il avait été jusqu'à se décommander à la dernière minute auprès de l'un de ses frères qui mariait sa benjamine. « Mon frangin est une andouille et sa benjamine ne vaut pas mieux. Elle s'est entichée d'un sidérurgiste au chômage. » Magellan fuyait les pistes de valse et les pièces montées mais plus que tout au monde, il aimait piloter. C'était un bon pilote. C'était aussi un excellent ami. Il prit son micro et prononça les sacro-saintes recommandations qui précèdent tout atterrissage. Monsieur Michull sursauta ; en parfait automate, il mit sa cein-

ture. Le silence se fit. L'avion baissa son allure, les roues touchèrent le sol et un brouillard de poussières se leva. Mi-rieurs mi-stressés les passagers secoués s'exclamèrent et l'avion après quelques cahots acheva sa course près d'un buisson d'épineux. Les passagers applaudirent.

Premier sorti, Magellan inspecta son bimoteur à la recherche d'éventuels dommages. Les structures dites fragiles, les trains d'atterrissage, les empenages et les volets hypersustentateurs étaient intacts. Magellan a souri. Il était rassuré. Moi aussi. « Je le laisse ici, a-t-il dit en caressant l'aile de son Beechcraft d'un geste d'amoureux abandonnant sa belle. Sans moi, il ne risque pas de s'envoler.

- Magellan : mettez quand même le frein à main, » sourit Sandra. Mes invités étaient aux anges sur le plancher des vaches. Ce week-end décidément s'annonçait sous de bons auspices. Loin de la ville, loin des tracasseries administratives, loin des factures et des retenues sur salaire, loin des tuyaux d'échappements et du bruit des perceuses, loin des trottoirs bitumés et des téléphones tonitruants, loin des contraintes urbaines et des affiches criardes, ils allaient pouvoir s'adonner à la pêche au grand air, sur un site enchanteur. Ici, au moins, il y avait des horizons. Le regard portait loin et les montagnes étaient grandioses. J'avais prévu deux caisses de champagne. Du rosé en provenance directe de chez mon caviste préféré, un Australien de Melbourne que j'avais rencontré à Courchevel et qui savait déguster des vins racés. Grâce à lui, j'avais réussi des dizaines de dîners. Il régnait un parfum d'aventure. Après avoir vidé la soute, la petite troupe à la file indienne s'est mise en route. Nous étions heureux avec nos cannes et nos moulinets dans les sacs à dos. Nous avions l'air égrillard d'une bande de cadres en colonie de vacances. C'était ce que nous étions : une bande de gosses en week-end pour lesquels tout était permis, pourvu que les cannes ne soient pas montées à l'envers.

Philippe et sa femme, adeptes du trekking et des courses d'orientation, avaient parcouru la Cordillère des Andes à dos d'âne, la Colombie britannique en canoë et traversé la Mauritanie sur la bosse d'un dromadaire. Ils s'étaient d'autorité désignés comme éclaireurs. À ces deux-là, on aurait pu demander d'aller baliser la Voie Lactée. À ce titre ils ouvraient la marche. Leurs chaussures fluorescentes, imperméables et anti-transpirantes indiquaient la cadence. Les premiers lacs étaient à quelques heures en direction du levant et normalement, nous avions le temps de les atteindre, avant la nuit, pour installer le bivouac en pères peinardeux sur la rive.

Il faisait jour depuis suffisamment longtemps pour que la nature ait eu le temps de se réveiller pleinement et en effet, la forêt, les nuages et mes amis semblaient de fort bonne humeur. La lumière était étrangement grise et la chaleur étouffante. Nous faisons des pauses régulières pour attendre les retardataires. Mes filleuls suaient comme des porcs. Les cigares de Saint-Domingue, le cognac, les rognons sauce mère, les têtes de veau vinaigrette, les tournedos et les vins lourds à la robe carminée jour après jour les avaient ramollis. Mes ex-maîtresses quant à elles avaient toujours le mollet ferme, la poitrine saillante et la fesse musclée. Les pensions alimentaires que je continuais de leur verser mensuellement les maintenaient en pleine forme. Depuis tout petit, les sportives étaient mon violon d'Ingres, mon doux péché. Enjambant les obstacles avec une gourde accrochée à la ceinture, elles avançaient d'un pas chaloupé qui faisait plaisir à voir. Elles rebondissaient sur les grosses pierres, le front humide.

Le reste du groupe s'étirait comme une pâte de guimauve sur plusieurs centaines de mètres. Monsieur Michull et madame Santor, une Normande protestante aux joues roses et aux larges hanches qui me servait de conseillère en fiscalité d'entreprise, avant que je ne prenne ma retraite, marchaient à mes côtés d'un pas alerte. Devant nous, mon directeur commercial et sa femme, Pierrick et Martine Jabot étaient en grande discussion avec Buchon père qui trottnait sur ses pattes, frêles comme celles d'un poulain du jour. Je me demandais bien de quoi ils pouvaient parler. Buchon père n'aimait pas les Jabot. Il n'aimait pas grand-monde d'ailleurs et c'est probablement ce qui m'avait séduit chez ce vieux râleur, dont le fils était devenu célèbre en rachetant des studios de cinéma à la dérive pour y tourner des films pornographiques à gros budgets. Toujours est-il que Buchon père et les Jabot avaient l'air d'avoir trouvé un terrain d'entente.

Cette partie de pêche promettait : mais comme pour toutes ces choses qui ne nous tombent pas tout cuit dans le bec, il s'agissait au préalable de la mériter. Inculquer le goût de l'effort, tant à mes employés qu'à mes amis, était tenu depuis longtemps pour l'une de mes spécialités : « l'oncle Henry » était réputé pour sa pugnacité... On me disait inoxydable. Je n'étais pas loin de l'être. Mon sens de l'honneur qui se traduisait par un jusqu'au-boutisme que les autres avaient parfois du mal à suivre, avait créé la légende. Mon personnage était tout à la fois craint et admiré. J'étais parvenu à imposer le respect.

Dans le ciel, une escadrille de choucas se mit à vociférer comme si la

montagne leur appartenait. Arturon et Thrasymaque surnommé « Macaque » pour la rime – depuis le fameux jour où il avait hurlé comme un putois en classe de mathématiques, il y a de cela plus de cinquante ans, ce surnom à la con lui était resté collé aux basques – Arturon et Thrasymaque donc, des amis d'enfance qui, je n'ai pas honte de le reconnaître, m'avaient connu boutonneux, bagarreux et lent, radotaient des rengaines pour se mettre du baume au cœur. Autant ils adoraient flirter avec l'idée de choper de la poiscaille, autant ils répugnaient à toute forme d'activité pédestre. Ils s'y soumettaient néanmoins, fredonnant à l'unisson :

« Un kilomètre à pied, ça use ça use, un kilomètre à pieds ça use les souliers... »

Ils approchaient des quatre-vingt kilomètres à pied en chantant. C'était agaçant. Mais on se connaissait depuis si longtemps, pour ainsi dire depuis toujours, que je ne me sentais pas d'humeur à râler pour les faire taire. Pourtant, je savais qu'ils auraient mis *illico* la veilleuse. Le soleil était à son zénith et nul ne semblait capable de l'en déloger. Joshua, un orfèvre aux talents multiples que j'avais rencontré lors d'un congrès à Genève, avait tombé la chemise et l'avait serrée autour de sa taille. Ses épaules nues cuisaient. Les poils bruns de son poitrail luisaient. « *En voilà un qui ce soir aura besoin de pommade pour calmer ses coups de soleil* » me suis-je dit *in petto*. Joshua ressemblait à un cheval en bout de course, couvert d'écume.

C'est vers seize heures que le premier incident s'est produit. Philippe et sa femme Amandine avaient fait halte auprès de souches moussues grignotées par des lichens et des champignons violets à la face inférieure glabre verruqueuse. Tous deux gesticulaient à l'envi et expliquaient à ceux qui les rejoignaient qu'ils avaient entendu les fourrés s'agiter. Tout d'abord ils avaient cru que ce remue-ménage était le fait d'un sanglier ou d'un cerf surpris mais entr'apercevant des silhouettes d'hommes s'enfuyant, s'étaient ravisés.

« Peut-être des braconniers... » avança Magellan. « Ou... ou... ou alors des repris de justice en cavale » a bégayé Georges, qui, même s'il possède un penchant prononcé pour le rocambolesque, cultive une sainte horreur de l'imprévisible. C'est l'un des paradoxes de mon filleul préféré. Marina, sans même enlever le brin d'herbe bucolique planté entre ses lèvres purpurines a émis l'hypothèse que notre procession avait vraisemblablement interrompu les émois d'un couple d'amoureux. Philippe et sa femme n'ont pas paru convaincus. Albert a préféré s'en moquer. Il a dit qu'il était ici pour pêcher

de l'ablette et du barbillon, non pour traquer des yetis. Son ton gaillard a mis tout le monde au diapason. Biscuits avalés, limonades et binouzes bues, nous avons repris notre progression. Jean, le plus gros de mes filleuls, en passant près d'un bournier où naviguait une kyrielle de têtards commit la maladresse d'y glisser. S'être approché d'un peu trop près pour examiner les détails d'une grenouille ne lui avait pas porté chance. On ne pouvait pas dire qu'il s'agissait là d'un accident de parcours. Jean était coutumier de ce genre de balourdises. Lors de son dernier anniversaire, il avait pulvérisé une porcelaine de l'époque victorienne en étrennant le yoyo qui venait de lui être offert. Ce genre de boulettes n'arrive qu'à lui. N'y avait-il d'ailleurs pas qu'à lui qu'on osait encore offrir des yoyos pour fêter ses 40 ans ? Le cul dans le cloaque et la mine déconfite, Jean souleva une hilarité qui fit décompresser tout le monde, puis, en pestant comme un poissonnier, il extirpa son quintal de la mare. Tout crotté, il reprit la marche, maugréant et lançant des coups de pied dans les cailloux qui avaient la mauvaise idée d'être sur son chemin. « Eh ! Magne-toi Jean ! lui cria Georges. Oncle Henry dit que c'est le dernier de la file que le tigre mange toujours en premier ! Ah ah ah ! »

En longeant un torrent qui dévalait la montagne, éclaboussant tout autour de lui, Arturon tapota l'épaule de Thrasymaque.

« Tu ne vas pas me croire, Macaque, tu ne vas pas me croire ! Regarde là-bas.

- Que se passe-t-il Arturon ? s'enquit Thrasymaque. Aurais-tu vu une vierge organiser une distribution de nougats ?

- Mais non, bien sûr que non, mais en regardant derrière ce chaos de rochers (Arturon désigna l'éboulis en question) j'ai vu un oiseau.

- C'est extraordinaire ça Arturon. Un oiseau qui s'envole, c'est pas commun...

- Macaque ! Cet oiseau te dis-je, n'était ni une buse ni un lagopède ni un tétras ni une perdrix. Hein ! D'accord ? Cet oiseau c'était un toucan ! Je ne suis pas ornithologue mais je suis formel j'en mettrais ma main à couper : il s'agissait d'un toucan ! Un toucan, Thrasymaque ! Comme ceux d'Amazonie... Un toucan, ici ! Te rends-tu compte ?

- Un mâle ou une femelle ? »

Arturon préféra ne pas répondre. Il était songeur. Ils marchèrent encore quelques pas côte à côte sans un mot et Thrasymaque empli de compassion pour son vieil ami brisa ce silence que seuls les rires de Sandra et Marina, quelques cent mètres en contrebas, parvenaient à orner de perles de cristal.

« Tu sais Arturon, c'est fréquent que des cirques sèment sur leur passage quelques bestioles exotiques. Pour preuve, n'est-ce pas l'an dernier qu'une girafe a traversé la Roche-sur-Yon en plein boum estival ? Je crois me rappeler qu'on a retrouvé aussi un hippopotame parmi des taureaux camarguais. Alors sans doute qu'un oiseau qui se barre d'une volière, ce doit être monnaie courante.

- Oui Thrasymaque, tu dois avoir raison. Mais... »

Peu de temps après, la troupe a de nouveau fait halte. La boue sur le pantalon beige de Jean avait eu le temps de sécher. Joshua avait des marques écarlates sur les épaules, marques dues pour moitié aux lanières de son sac à dos et aux rayons mordants du soleil pour les cinquante pour cent restants. Buchon père, qui avait conservé de son service militaire quelques réflexes, proposa que l'on se recompte. « Contrôle des effectifs ! Allez ! » Alors on se recompta. Cette plaisanterie faite par un Buchon mi-bougon mi-rigolard ne s'avéra pas inutile. Nous avons beau nous recompter : nous n'étions plus que dix-neuf. Punaise : indubitablement, l'un ou l'une de mes invités manquait à l'appel. Était-ce si difficile de me suivre ? Avec l'enthousiasme d'une darwiniste mettant la main sur le chaînon manquant, Marina s'exclama : « C'est Albert qui fait faux-bond !

- Non non, je suis là ! Ce n'est pas moi le traînard, fit celui-ci. Lors de votre petit recensement j'ai levé la main comme tout le monde.

- Oh pardon Albert, chuintant Marina en rougissant comme un coquelicot, je n'avais pas vu que vous étiez assis là. »

En revanche Carole et sa tignasse flamboyante était bel et bien absente et tout un chacun se mordait les doigts de ne pas s'en être plus tôt rendu compte. Nous décidâmes de l'attendre en nous massant les mollets. Albert alluma sa pipe. Jean sortit un cigarillo de sa ceinture-banane et Magellan délaça ses chaussures, pour remonter ses chaussettes qui plissaient, et se dégourdir les orteils par la même occasion. Philippe et Amandine volontaires et prosaïques me soumirent l'idée de partir à la recherche de la disparue. Elle ne devait pas être bien loin et Jacques et Marina se proposèrent d'eux-mêmes de participer à cette mission d'investigation, au moment même où j'allais les désigner.

« Je prends ma trousse à pharmacie, me chuchota Philippe qui ne voulait inquiéter personne, à tout hasard, on ne sait jamais.

- À tout à l'heure mon grand, répondis-je.

- À tout à l'heure, revenez vite ! » enchaînèrent plusieurs voix solidaires.

Le quatuor s'éloigna, franchit une petite crête puis sortit de notre champ de vision. À ce rythme-là cette partie de pêche en altitude allait nous donner du fil à retordre. Une fois les sacs à dos posés dans l'herbe, des corps s'étirèrent, d'autres s'allongèrent et l'attente commença. Madame Santor de ses doigts magiques me massa la nuque pendant que Jean, la tête au ras du sol, regardait des fourmis dépecer une abeille. La nuit s'approchait. En montagne, le crépuscule ne dure pas cent sept ans : les ténèbres arrivent soudainement.

« Nous devrions faire un feu, ai-je dit sur un ton péremptoire.

- Ça éloignera les loups, a dit Arturon qui n'avait toujours pas digéré les remarques de Thrasymaque.

- Et cela permettra à Philippe, Carole, Jacques et les autres de nous repérer facilement, a ajouté monsieur Michull en se redressant pour montrer l'exemple. Allez, debout les morts ! Allons chercher du petit bois ! Allons les courageux, levez vos fesses !

- Ne vous éloignez pas trop ! » commanda Arturon, pendant que monsieur Michull, Magellan, Georges et Jean se mettaient en quête de brindilles sèches et de branches mortes.

Ils ne furent pas longs à ramasser des brassées généreuses. Sans doute Jean avait-il peur de l'obscurité naturelle et craignait-il de manquer de combustible pendant la nuit si bien que, ahanant comme un bœuf, il tirait sur une énorme bûche de plusieurs mètres. Très souvent sous l'écorce de ces bois pourris grouille toute une population de vers et de larves qui font des malheurs au bout d'une ligne correctement plombée. J'ai préféré garder pour moi ces considérations de pêcheur. Chacun cherchait à masquer son inquiétude ; ce n'était pas le moment de faire des diversions malhabiles. Les premières étoiles brillaient déjà dans le ciel. La nuit s'annonçait tiède. Le foehn, ce vent doux qui descend de la montagne, réchaufferait nos rêves, si tant est que le sommeil parvienne à nous gagner. Buchon père qui, entre beaucoup d'autres choses, avait été scout, se chargea d'allumer la flambée. Il n'avait pas perdu la main. Les flammes s'élevèrent rapidement vers la lune. Les hululements d'un grand-duc vinrent accompagner le crépitement du brasier. Sandra mit ses chaussures et ses chaussettes près du feu et celles-ci se mirent à fumer, preuve incontestable de l'efficacité des glandes sudoripares de mon ex-maîtresse. J'avais été à Rome, puis à New York avec elle. Elle m'avait photographié devant des ruines datant de Lucrèce, l'auteur du *De Rerum Natura*, puis devant l'échoppe d'un barbier noir, arrière-petit-fils d'esclaves



venus de Zambie qui, coupe-chou à la main, exerçait désormais son art au cœur de Harlem. Ces clichés sont encore dans son portefeuille. La nuit se remplissait de bruissements, de frémissements imperceptibles et de craquements. Si nous avions bivouaqué près du lac, nous aurions pu mettre quelques bouteilles de champagne à fraîchir. Nous ne serions pas restés aux aguets comme des fugitifs apeurés – ou des chasseurs à l'affût. Nous aurions ri au clair de la lune, nous aurions fait des ricochets sur l'eau lisse, nous aurions chanté à la belle étoile, Magellan aurait sorti son harmonica, nous aurions entrechoqué nos coupettes en pariant sur les futures prises que nous réussirions à arracher des mains du Lac-des-sept-Vierges puis nous nous serions endormis comme des enfants chéris par leurs parents. Au lieu de ces bonheurs simples, nous tendions l'oreille pour surprendre enfin le retour de Philippe et de l'équipe de secours. La nuit restait muette. Seuls des insectes qui faisaient crisser leurs ailes, des chauves-souris qui venaient gober des moucherons au-dessus de nos têtes et des oiseaux de nuit qui hululaient par intermittence nous rappelaient que nous n'étions pas les seuls êtres vivants sur ce versant...

Vers minuit, Albert qui ne parvenait pas à se pelotonner dans les bras de Morphée, quitta son duvet en plume d'oie pour faire quelques pas tout en fumant quelques brins de tabac.

Dans la fraîcheur de l'aube frileuse, Magellan et madame Santor furent les premiers à ouvrir les yeux. Ils mirent une touffe de secondes à se rappeler les événements de la veille. L'absence de Philippe, de sa femme, de Marina, de Jacques et de Carole les frappa de plein fouet. Ils regrettèrent alors de s'être réveillés sitôt. Magellan raviva les braises. L'odeur du café fit rapidement lever les caboches des plus assoupis. Des saluts pâteux fusèrent et les têtes ébouriffées pivotèrent sur leur axe comme des tourelles de char. Le moins qu'on pût dire était que personne ne dégoulinait de joie. La nuit n'avait été qu'une maigre parenthèse pour notre anxiété. Seuls les Jabot, en offrant des pastilles au miel à toute la compagnie, connurent un certain triomphe. Mais comme toutes les gloires, ce succès fut éphémère. Le duvet d'Albert, duquel aucun membre n'avait surgi pour attraper du café ou des bonbons au miel, sembla tout d'un coup trop aplati pour abriter un corps humain adulte. Où était-il passé, ce bougre ? Un vent de panique souffla sur la montagne, un effroi tangible s'empara de la cohorte. C'était la guerre ! La fin des haricots ! Cette absence, dès le réveil, frôlait l'indécence : lorsqu'on dispose d'un minimum de savoir-vivre, on ne se volatilise pas de la sorte.

Monsieur Michull qui, quelques minutes plus tôt, se prélassait encore dans la somptuosité de rêves érotiques où il avait le beau rôle, fit le tour du campement en plissant les yeux. Georges et Mélissa se tenaient par la main comme si ces quelques doigts pouvaient les empêcher de se séparer. Buchon père les cheveux en pétard hurla le nom d'Albert. Des échos lointains firent frémir la montagne par ondulantes et lentes vagues successives. La voix de stentor de Buchon père fit taire les oiseaux et nous impressionna. Comment un type si rabougri pouvait-il avoir autant de coffre ?

J'étais en train de fouiller les fourrés lorsque Joshua à une dizaine de mètres de moi, se mit à glapir comme un coq égorgé. Aussitôt imité par monsieur Michull et Arturon, j'accourus. Joshua venait de retrouver la pipe d'Albert dans l'herbe. Une once de tabac intacte s'échappait du foyer. Tout comme un rocker n'abandonne pas ses tatouages, tout comme un bachelier n'abandonne pas son diplôme, tout comme un homme qui épouse une déesse n'abandonne pas son foyer, il était impossible qu'Albert ait pu abandonner là sa bouffarde. La proximité d'un drame, d'une énigme, laissait une saveur âcre et bilieuse au fond de nos palais. Notre salive avait le goût de la peur. J'avoue que ça n'était pas totalement déplaisant. « Si Albert avait été attaqué par un lynx, ai-je dit pour détendre l'atmosphère, on aurait entendu des cris ; on aurait retrouvé du sang et des traces de lutte, et peut-être aussi la dépouille de la pauvre bête ! Ah ! Ah ! Ah ! » Arturon me regarda d'un drôle d'air.

Plus les heures passaient plus ce week-end de détente adoptait une tournure désagréable. Près des braises qui mouraient grandissait le malaise. Il était évident que le sort s'acharnait et que cette partie de pêche dérapait. Il devenait urgent de reprendre le contrôle de la situation, avant que dans l'esprit de mes invités ne s'installe à demeure ce parasite dévorateur d'énergie et de lucidité que les spécialistes nomment paranoïa. Nous en menions de moins en moins large, je l'avoue. Même Buchon père avait l'air d'avoir les boules, lui qui s'ingéniait à n'être jamais surpris, jamais dépassé. Alors pour tenter de rassurer mes amis j'ai pris la parole. « Bon, ai-je amorcé en articulant avec soin, il y a un os. Certains éléments visiblement nous échappent. Mais peut-être que tout ceci a une explication, rationnelle s'entend. Le plus simple est donc de constituer trois groupes. L'un va retourner près de l'avion, l'autre va attendre ici et le troisième va se rendre jusqu'au Lac-des-sept-Vierges. Cela m'étonnerait mais sait-on jamais, pour un motif quelconque, Philippe et Amandine nous y ont peut-être précédés... Ils marchent vite

quand ils veulent. Ensuite n'est-ce pas, on se retrouve tous ensemble sur les rives du lac ! Ceux qui iront à l'avion vont probablement récupérer Carole et ceux qui resteront ici vont sans doute avoir des nouvelles d'Albert... Une fois les effectifs reconstitués, nous pourrions enfin profiter de cette semaine de congé pour tremper nos appâts dans l'eau claire ! »

Cela faisait beaucoup de doutes à gommer mais mon discours fut néanmoins approuvé à l'unanimité. Ils avaient tous besoin d'être rassurés, d'être pris en main. Si je leur avais demandé de danser la gigue afin de les faire revenir plus vite, ils m'auraient probablement obéi et se seraient mis à guincher. La répartition des trois groupes s'avéra d'une simplicité biblique. Après une parenthèse de flou et d'émotivité exacerbée, les choses donnaient l'impression de revenir sur les rails de la logique, de rentrer sagement dans l'ordre. Certains diront pourtant que nous aurions mieux fait de ne pas nous séparer et qu'en certaines circonstances il est préférable de demeurer groupé. Mais pouvions-nous deviner l'étrangeté de ce qui allait nous abasourdir ? Toujours est-il qu'à mon initiative, nous nous sommes scindés en trois escadrons. Magellan, Joshua, Georges et Mélissa ont délesté leurs sacs et ont pris la direction de l'ouest pour rejoindre le Beechcraft. Les Jabot, monsieur Michull, madame Santor, Jean et Buchon père sont restés sur place avec la mission de maintenir le feu allumé et d'attendre, avec du café et des madeleines aux œufs, le retour des égarés et de leurs sauveteurs. Madame Santor près de l'âtre de fortune semblait aussi à l'aise qu'une ménagère qui prend ses marques dans sa nouvelle cuisine. Monsieur Buchon père avait sorti son jeu de 54 cartes, paire de jokers incluse, avec l'air déterminé de celui qui est assuré de trouver des partenaires. Je savais Jean joueur, je connaissais l'attrait de monsieur Michull pour les jeux de stratégie et découvris l'intérêt des Jabot pour les cartes. Je compris alors quelle était la passion commune qui avait pu réunir Buchon père et les Jabot. Il y avait du bridge et de la belote dans l'air. Quant à nous, c'est-à-dire Arturon, Thrasymaque, Sandra et moi, nous avons endossé nos paquetages et avons entamé notre périple vers la zone de pêche. Le ciel avait des reflets parme. Il y avait bien cinq ou six années que je n'étais pas allé pêcher quelques cyprinidés au Lac-des-sept-Vierges. Je m'étonnai de constater à quel point la végétation avait pu se modifier. Des plantes grasses se déployaient aux pieds d'arbres couverts de lierres gros comme des lianes.

La journée avait à peine débuté ; il faisait déjà très chaud, encore plus chaud qu'hier – une chaleur moite et inhabituelle sous nos latitudes. Sandra

marchait devant moi. Je regardais les auréoles de transpiration grandir sous ses aisselles. À plusieurs reprises, je ne reconnus pas la sente de contrebandiers que nous devions suivre pour parvenir au lac. Mais par principe, je ne tenais pas à faire part de mes interrogations à mes trois amis. Nous avançons donc avec un entrain palpable. Arturon et Thrasymaque avaient repris leur rengaine. C'était sciant. « Huit kilomètres à pieds, ça use, ça use, huit kilomètres à pieds, ça use les souliers ! Neuf kilomètres à pieds, ça use, ça use, neuf kilomètres à pieds, ça use les souliers ! Dix kilomètres à pieds, ça use, ça use, dix kilomètres à pieds, ça use les souliers ! Onze kilomètres à pieds... » Ça usait aussi nos tympanes, néanmoins, par un esprit de tolérance poussé à son paroxysme, ni Sandra ni moi-même ne nous permîmes la moindre réflexion désobligeante. La température était de plus en plus orageuse. Des nuées d'insectes virevoltants tourbillonnaient autour de notre quatuor en nage et nous avons cessé depuis longtemps d'agiter les bras pour les éloigner.

Les arbres aux troncs chétifs ou boursoufflés ressemblaient de plus en plus à des objets torturés. Des racines un peu monstrueuses encombraient le sol. Mes doutes croissaient : où étaient passés les mélèzes et les épicéas de mes souvenirs ? Qui les avait remplacés par ces arbres fibreux et gluants ? Qu'étaient devenus les sapins argentés et les pierres vertes et moussues ? Cette impression de m'être trompé de montagne devenait insupportable, comme si latitudes et climats s'étaient empêtrés. Sandra dut ressentir mon trouble. Elle se tourna vers moi. Ses cheveux collaient à ses tempes.

« Henry, voulez-vous une barre de céréales ?

- Oui, merci Sandra, c'est gentil. Pendant que tu y es, tu devrais en proposer à nos deux clowns, cela les ferait taire momentanément.

- Arturon ! Thrasymaque ! Voulez-vous une petite friandise ? »

Nous fîmes une pause. Je n'osai leur dire que nous étions probablement égarés. Et ce, depuis le début. Que nous n'avions pas posé le Beechcraft sur le bon terrain et que nous aurions peut-être mieux fait de ne pas atterrir du tout. Une bouteille d'eau passa de main en main. Par réflexe je me surpris à en essuyer le goulot quand vint mon tour d'y porter les lèvres. Mes trois amis qui n'avaient pas la gale simulèrent l'impassibilité. Rien de plus ridicule que des gens qui s'efforcent de faire mine de rien alors même qu'ils sont blessés.

Je profitai toutefois de cet arrêt pour m'équiper d'une canne en taillant un bâton dans une branche morte. J'avais désormais l'air d'un bon pèlerin – ou d'un touriste. Notre marche se faisait dans le silence. Nos deux ténors du

dimanche avaient fini par comprendre que leur chanson n'était pas la bienvenue.

Nous avons beau gravir cette maudite montagne, nous n'en apercevions pas le sommet. Les larges feuilles et les branches tombantes limitaient notre horizon. Nous étions comme enfermés dans une prison de troncs verts et brunâtres. Le Lac-des-sept-Vierges était pourtant tout près : pour l'atteindre, il nous suffisait de basculer sur l'autre versant. Ses eaux bleues s'offriraient alors à nos yeux au creux d'un vallon minéral semé de roches aux formes insolites. Ce paysage semi-lunaire m'avait ravi il y a de cela cinq ou six années, lorsque j'avais découvert ce site et que je m'étais promis de le faire partager à mes proches...

Vers midi, nous n'étions pas encore sortis de la forêt. Nous avons vu des fourmilières hautes comme un homme debout, des pics-verts griffus agrippés à des troncs vermoulus, une hermine fuyante et des mûriers mais la cime semblait encore désespérément loin. Il y a cinq ou six ans, peut-être plus d'ailleurs, si on compte bien, ça remonte peut-être à neuf ou dix ans, le chemin m'avait paru beaucoup plus court. Aujourd'hui ma mémoire me faisait-elle défaut ? Ces dix dernières années, peut-être avais-je vieilli c'est vrai. Peut-être les distances s'allongeaient-elles aussi au fur et à mesure que mes printemps s'entassaient les uns sur les autres comme un tas de linge sale... Peut-être était-il temps que je reprenne mes entraînements à la piscine, afin de retrouver souffle, endurance et tonus... Toujours est-il que j'avais hâte d'arriver à destination et de mouiller le bouchon.

Soudain Sandra hurla.

Son cri nous glaça le sang. Elle venait de voir au sol une bestiole serpenter sous son pied. « Ce n'est rien petite, dit Arturon. Juste une saleté d'orvet que le bruit de nos pas a dû terroriser. Ce n'est pas méchant ces bêtes-là. » Ces précisions animalières calmèrent Sandra et muni de mon bâton, je décidai d'ouvrir la marche pour écarter ce genre d'incidents. J'avais de bizarres pressentiments qui me faisaient froncer les sourcils. En forêt, comme en mer, certains instincts resurgissent. J'avais appris à les écouter et en l'occurrence ils ne me disaient rien qui vaille. Sans doute la nuit passée et les aléas qui nous avaient pris de court avaient-ils leur part de responsabilité dans ma vision du monde de plus en plus sombre. N'empêche, cette partie de pêche ne sentait pas très bon. Elle puait la catastrophe à plein nez, il aurait fallu être aveugle pour ne pas s'en apercevoir – or, mon ophtalmo était formel : j'avais gardé une vue de trentenaire.

En règle générale, les balades en forêt me grisent et m'emplissent d'un sentiment d'intense liberté. Mais en cette heure entre deux eaux, une menace planait, un malheur rôdait. Quelque chose de terrible avait dû arriver à Albert, à moins que ce ne soit Carole et ceux qui étaient partis à sa recherche qui n'aient été les victimes d'une ignoble calamité. Je le sentais. Thrasymaque et Arturon aussi avaient les traits moroses. Je les connaissais suffisamment pour qu'ils ne puissent pas me le cacher longtemps. Eux aussi imaginaient le pire et ses avatars. Seule Sandra paraissait détendue : elle se croyait probablement immortelle depuis qu'elle avait survécu à son duel avec un orvet. Peut-être croyait-elle aussi que d'une minute à l'autre nous allions nous retrouver sur les rives du lac-des-sept-Vierges. Ou alors humait-elle avec concupiscence les odeurs de sève et d'humus qui habitent les sous-bois. Ou bien était-elle tout bêtement lasse, dans la lune, hypnotisée par la cadence de notre lente avancée... J'ai toujours eu moult difficultés pour décrypter ce que signifiaient les nuances volatiles qui rosissent ou ombragent le visage des femmes que j'ai aimées.

Plus nous marchions, plus nous approchions du lac, plus j'avais peur que nous dussions vainement y attendre l'improbable retour de nos amis égarés. Cette impression était très dérangeante. Nous progressions à contrecœur avec un lac invisible en point de mire. Or le destin est impitoyable avec ceux qui avancent à rebrousse-poil.

Bientôt, l'évidence de notre fausse-route nous apparut aussi nettement qu'un vilain nez crochu au milieu d'une figure. Il y avait des mouches dans le potage. Une falaise de ronces et de rocailles nous barraient le chemin. Nous dûmes faire un détour considérable pour contourner l'obstacle. Arturon me portait des regards suspicieux : être mené en bateau n'était pas sa tasse de thé. Thrasymaque s'esclaffait intérieurement : ses week-ends avaient rarement atteint un tel degré de désorganisation. Mon amateurisme le stupéfiait. « Oncle Henry ! Quelle pitié ! devait-il penser. Lui qui a managé des centaines de personnes tout au long de sa carrière, lui qui a administré des affaires de plusieurs millions de francs lourds, voilà qu'il piétine dans une forêt suintante pour mener à la cime un groupuscule d'amis ! Pauvre Henry... Il a pris un sacré coup de vieux... »

Des branches acérées avaient lacéré les mollets de Sandra mais elle ne tenait pas compte de ces zébrures. Bien au contraire, elle nous remontait le moral. L'esprit volage et foncièrement insouciant des jeunes femmes permet ce type de prodiges. Elle recadrerait nos raisons d'être là, au cœur d'une

nature en friche éloignée du commerce des hommes et de leurs inventions. Elle s'extasiait devant un bosquet fleuri, en surprenant une file de chenilles velues à la queue-leu-leu ou en s'arrêtant pour écouter le chant de passereaux troglodytes nichés dans des trous d'arbres. Elle nous faisait oublier notre désarroi. Ses babils nous communiquaient une joie bon enfant. La marche aussi nous empêchait de sombrer. Ce qui nous évitait surtout d'avoir à songer à la disparition d'Albert, à celle de Carole, à celle de Philippe et à celle de sa femme, à celle de Jacques ainsi qu'à celle de Marina. Et c'était très bien comme ça.

En fin d'après-midi, après avoir tourné en rond comme des serins, Thrasymaque a réclamé le silence, très tribun romain, en levant le bras. Nous avons stoppé notre marche, retenu notre souffle. Étouffés par la mollesse des mousses et l'épaisseur des frondaisons, des roulements de tambours parvenaient jusqu'à nos oreilles. Ce son nous fit sourire. Il indiquait une présence, il impliquait que nous pourrions obtenir des renseignements quant à notre position ; peu importait qui nous les fournirait. Des bûcherons ? Des vacanciers adeptes d'un retour aux sources ? Des bergers modernes équipés de congas congolaises ? Notre embarras allait cesser. C'est tout ce qui comptait. Ce son nous semblait tomber du ciel comme une pluie d'anges. Soulagés, nous nous dirigeâmes enthousiastes vers le point d'où jaillissaient ces rythmes pénétrants. Les marins dans la tourmente qui se laissent guider par le chant maléfique des sirènes n'agissent pas autrement. Pendant plusieurs heures, qui nous parurent interminables, nous suivîmes notre intuition qui nous conseillait de nous diriger plein Nord, vers d'où semblait venir le son des tambours. Trop pressé pour être vigilant, Thrasymaque se prit de nombreuses fois les pieds dans des excroissances raciniennes qui boursouflaient le sol. Sandra s'épongeait le front tous les dix mètres et par transparence, on voyait les bretelles de son soutien-gorge. J'aimais ça. Arturon commençait à en avoir plein les bottes ; cette forêt pas après pas lui était de plus en plus antipathique. Pour se changer les idées, il pensait à son bureau patiné à la cire d'abeille, aux dossiers volumineux qui l'encombraient, à ses affaires en instance qui ne souffriraient aucun retard, à ses rendez-vous de la prochaine quinzaine, à ses emprunts bientôt remboursés et à ses projets d'agrandissement qui verraient le jour pourvu que ses collaborateurs et les banquiers missent la main à la pâte. Arturon ruminait donc consciencieusement lorsque de derrière le tronc d'un séquoia à l'écorce rugueuse surgirent sept grands Noirs souriants. Le plus petit d'entre eux devait tout de même

atteindre les 1,90 m. Leurs regards étaient hospitaliers. Ils étaient vêtus de kilts en fougère tressée. Leurs coiffures étaient embellies de plumes et de colifichets pas très heureux mais bon, chacun ses goûts. Celui que ses parures désignaient comme le chef des sept hommes nous ouvrit les bras, d'un geste qui nous invitait à les suivre. Il avait, remarquai-je, un pendentif autour du cou qui ressemblait fort à une brosse à dents manufacturée.

« Nous sommes perdus » dis-je. Une sérénité rayonnante émanait de ces sept hommes. Pas une seconde ils n'eurent l'air surpris. Cela nous rassura. Pourtant nous n'avions pas échangé la moindre parole. Leurs gestes nonchalants, sans arrière-pensée et déliés, suffisaient à nous intimer une confiance primitive. Sans l'ombre d'un doute, ils appréciaient le silence et le flegme. Alors nous ne voulûmes pas les contrarier. Même Thrasymaque, d'ordinaire si enclin à faire connaissance en abordant mille et un sujets, se taisait. Respectueusement. Cette escorte aussi inopinée que bienveillante nous accompagna jusqu'à une clairière bâtie de huttes. Des cabanes accrochées dans les arbres et des abris faits de branchages et de mousses signalaient la présence d'une infrastructure politique rudimentaire.

Bouche bée, nous contemplions ce village perdu au cœur des bois. Un feu malingre rougeoyait entre trois pierres. Assis dans la position du lotus, un musicien martelait un tambour artisanal. Des pieux enfoncés dans la terre délimitaient des enclos clissés. La mine réjouie, quelques hommes aux narines percées et au crâne cerné de plumes et de feuilles nous conduirent jusqu'à l'un d'entre eux.

Harassés et par conséquent grégaires, nous nous laissâmes mener par le bout du nez, avec une certaine curiosité. Nous étions en sécurité. Ils n'avaient ni gestes brusques ni regards déplacés. Dans la pénombre, un corps était allongé, plus ou moins recroquevillé près d'une calebasse fumante ingénieusement reliée à une poulie en bois. L'un des Noirs avec des civilités de majordome nous fit signe d'entrer et de prendre place dans l'un des enclos. Nous rapprochant des pieux, nous constatâmes qu'ils étaient sculptés comme des totems. Sans doute l'endroit servait-il de salle de réception.

Sans se poser de questions, Sandra entra et remisa son sac à dos dans un coin. Arturon, Thrasymaque et moi-même fîmes de même. La porte de l'enclos se referma avec lenteur et le cul posé sur nos sacs, nous prîmes le temps de nous consulter du regard : nous avions l'air de quatre citoyens qui, découvrant l'appartement qu'ils ont co-loué pour les vacances, s'aperçoivent, un peu tard, qu'ils se sont fait rouler.



Il faisait noir et hormis les battements de tambour d'un autre âge qui nous berçaient, le campement semblait dormir à poings fermés. Nous commençons donc à nous interroger sur le bien-fondé de notre présence en cet enclos lorsqu'un crissement se fit entendre au-dessus de nous. Unealebasse bosselée nouée à une corde se balançait dans les airs. Elle descendit puis toucha le sol. Y clapotait un liquide chaud qui dégageait une drôle d'odeur fruitée. Aussitôt nos quatre têtes se penchèrent au-dessus.

« Croyez-vous sincèrement que nous devrions goûter ce breuvage ? » demanda Sandra émue par la perspective d'une expérience inédite.

- Que risque-t-on ? Il s'agit probablement d'un rituel de bienvenue... amorçai-je à mon tour sur le ton de l'ethnologue en déroute.

- Quoi ? Cette soupe serait une réplique du thé sucré des touaregs ! s'insurgea Thrasymaque qui simultanément, y trempa d'un geste précieux son auriculaire. Cela étant, c'est plutôt bon, leur mélasse. C'est étonnant.

- Vu l'âge du pot dans lequel ça baigne, Macaque, rien de plus normal ! compléta Arturon qui se mit à chuchoter comme s'il ourdissait un complot : cependant, chers amis, ne pensez-vous pas que nos hôtes pourraient avoir la courtoisie de venir trinquer avec nous ?

- Tu as mille fois raison ! approuva Thrasymaque. Appelons-les ! Ého ! Messieurs ! Eh toi le musicien ! Ho ! »

Nul son ne répondit à nos aboiements. Décidément nos nouveaux amis n'étaient guère loquaces. Nous décidâmes donc, après avoir constaté que la porte de notre chambre était bloquée de l'extérieur par un habile système de loquet, de nous régaler avec la mixture offerte. Nous prîmes nos gobelets, nous servîmes et ne tardâmes pas à nous purlécher les babines. Ce souper était délectable : des arrière-goûts de myrtilles sauvages et de cacao, des relents d'anis, des saveurs épicées, des grumeaux parfumés à la cannelle, des arômes de fraises et de figues et d'autres bouquets inconnus ravirent nos papilles. Ne voulant pas perdre une goutte de ce nectar incongru, Thrasymaque lécha le fond de la marmite. Puis, pour ainsi dire sans prévenir, le sommeil nous gagna.

Au réveil, nous nous retrouvâmes nus comme des vers, fébriles et grelottants.

La chair de poule hérissait nos poils.

Nos sacs avaient disparu.

Nos barbes avaient poussé.

Mes idées n'étaient pas nettes. Notre sommeil avait dû atteindre des pro-

fondeurs au minimum abyssales. Les bourrelets de Thrasymaque, ses tétons bruns et la toison d'Arturon, digne d'un bison, nous amusèrent beaucoup. Sandra bien sûr demeurait excitante : les plis de son ventre et la courbe de ses seins possédaient une fragilité touchante. Toutefois le ridicule de notre situation n'en recouvrit pas longtemps la précarité. Le vernis du grotesque commençait à craqueler et notre désarroi commençait à resplendir comme un astre glauque et infamant. Diogène le Cynique, qui vivait en guenilles et déféquait dans les rues d'Athènes comme un caniche, aurait annoncé que nous approchions enfin de la vérité. Mais en réalité, dépenaillés comme des bêtes, le sexe peureux pendant sous nos bedaines, des brins d'herbes dans les cheveux et des marques de bronzage soulignant la blancheur de nos fesses, nous avons vraiment l'air de toucher le fond. Dans les enclos voisins, nous aperçûmes des corps nus et flasques allongés à même la terre. Nous les hélâmes. Nos appels restèrent sans réponse. Nous nous sentions seuls et nauséux. Nos boyaux gargouillaient et la lumière du jour nous brûlaient les yeux. Cette journée avait tout pour plaire. Arturon et Thrasymaque décidèrent d'hurler pour attirer l'attention de nos geôliers. L'un d'entre eux qui avait des plumes multicolores derrière les oreilles s'approcha en souriant. À son poignet brillaient plusieurs montres. Parmi elles, celle que j'avais offerte à Carole pour ses 25 ans. Je me sentis blêmir et insulté : flageolant, je me suis redressé et j'ai violemment secoué la porte de notre enclos en guise de protestation. Le voleur de montres ne s'est pas démonté ; la porte n'a pas bougé d'un iota. Son hilarité me désarmait et aussi inoffensive qu'un pétard mouillé, ma colère est retombée sans autre forme de procès. Quelques minutes après, un homme accroupi qui jusque-là soufflait sur des braises s'est intéressé à notre sort. Manifestement il se rendait compte que nous avions soif et faim et s'appêtait donc à nous soulager de nos maux. Il laissa tiédir une calebasse bouillonnante qu'il hissa ensuite par-dessus notre haie de pieux. Mes trois compagnons se précipitèrent sur le plat du jour avec voracité. Leurs yeux brillaient d'avidité.

« Vous n'avez pas faim ? me demanda Sandra.

- Vu l'état dans lequel cette bouillie nous a mis la dernière fois, je préfère cette fois-ci m'abstenir, répondis-je.

- Vous avez tort, Henry, il me semble que leur chef-cuisinier a encore progressé ! Il y a une touche de citron qui rehausse le tout d'une manière absolument délicieuse. »

Thrasymaque joignant l'acte à la parole avala un premier gobelet de

cette fange empoisonnée. Arturon imita son vieux frère d'armes. Sandra dit : « Nous n'allons tout de même pas nous laisser abattre ! » et se servit. Sur le coup, j'aurais eu envie de leur coller des baffes ou de donner un grand coup de pied dans la soupière couverte de suie pour la renverser par terre mais je restai immobile, scotché. S'ils tenaient tant que ça à s'empoisonner, libre à eux après tout. Je n'étais pas leur père. Très vite, ils s'avachirent sur le sol. La drogue servie était très efficace : ses effets narcotiques, anesthésiants et abêtissants étaient durables, l'accoutumance quasi-instantanée. De surcroît, cette druidique mixture paraissait riche en protéines et autres oligo-éléments. Nos hôtes devaient disposer d'un sorcier-saucier bourré de talents...

J'ai uriné dans un coin de la cage et j'ai réfléchi, longtemps, très longtemps, sans relâche. Ce camp comprenait six enclos plus ou moins identiques. Les pieux pointus hauts d'environ trois mètres soixante et constellés d'échardes étaient régulièrement badigeonnés de poison pour parer à toute tentative d'évasion. Dans nos villes et nos campagnes, les riches propriétaires qui souhaitent ne pas être enquinés fichent eux aussi dans le ciment des tessons de bouteilles sur les murs qui ceinturent leurs propriétés.

Deux nuits ont passé avant qu'Arturon, Macaque et Sandra ne se réveillent et ne réclament comme de coutume leuralebasse commune. J'avais honte pour eux. Ils me rappelaient ces misérables, couchés sur des banquettes en taffetas élimés, que j'avais rencontrés du côté de Toulon, dans une fumerie clandestine varoise où s'échouaient des êtres dépravés de la pire espèce, en cure d'intoxication. D'après mes observations, tous mes invités, tous ceux qui devaient participer à cette partie de pêche avortée sur les rives du lac-des-sept-Vierges, tous avaient été kidnappés : les Jabot, Magellan, monsieur Michull, Jean, Jacques et Georges, Marina, Carole et Mélissa, Philippe et Amandine, Buchon père et madame Santor, Joshua ! Tous ! À poils ! Comme des porcelets... Nus dans la poussière à piquer des roupillons médicamenteux ! Et ils dormaient en permanence comme des rois décadents ! Et nos hôtes avaient cet air ravi qui sied si bien à ceux qui, par chance, ne sont pas bredouilles.

Je passais mes journées, prostré, près de la porte, prêt toutefois à bondir comme un tigre si jamais elle s'entrouvrait. Mais nos gardiens ne faisaient pas attention à nos enclos qu'ils considéraient ni plus ni moins comme de vulgaires poulaillers. Ils y envoyaient les calebasses, un point c'est tout.

La faim avait cessé de m'être insupportable. Des feuilles et des pommes

de pin jonchaient le sol et au fil des jours, je devenais végétarien par la force des choses – je n’osais pas encore manger les insectes et les araignées mais je m’y préparais mentalement, tâchant d’imaginer quelle pourrait être la texture d’un cuissot de scarabée ou la saveur d’une gibelotte de mantes religieuses. Ma grève de la faim passait donc inaperçue : ma discrétion était celle d’un visiteur en terre étrangère qui ne tient pas à se faire remarquer par ses extravagances. Et mes journées, aussi curieux que cela puisse paraître, se déroulaient sans réel souci. Pour tout dire, j’étais même plutôt heureux. J’écoutais le chant des grives et des geais ; je regardais les branches ployées sous le poids des aiguilles ; je dodelinais, lorsque le tam-tam retentissait et je respirais à pleins poumons l’air sain de la montagne – je me gavais de chlorophylle.

Lové en chien de fusil dans un coin de l’enclos, je passais des après-midi entières à examiner le corps nu de Sandra, la rondeur de ses fesses, le galbe de ses hanches. Les soubresauts qui la secouaient dans sa narcose me permettaient de juger l’élasticité de ses seins. Sans avoir besoin de la toucher, je devinais la douceur de ses cuisses et la tiédeur de son abdomen. Impunément, je pouvais contempler son sexe semblable à deux petits abricots séchés et son anus fermé comme un colchique fané. Mes yeux pouvaient s’attarder des heures durant sur ses chevilles pointues et sur ses genoux ronds. J’étais aux premières loges et devais me retenir pour ne pas pétrir à pleines mains ses reins qui tentaient autant qu’un plat d’escalopes tendres et dorées. Mais je devais réserver mes forces pour chose autrement plus importante que les élans de ma libido. Suspendues à des filins, des calebasses passaient régulièrement par-dessus les pieux pour entretenir la léthargie des pensionnaires. J’étais le seul à ne pas profiter de cette manne infestée, le seul à conserver intacte sa lucidité, le seul à pouvoir prendre le large si jamais une opportunité d’évasion se présentait. J’attendais mon heure.

Un soir cependant où le manque de contacts et de chaleur humaine m’avait rendu maussade, la tentation de boire quelques gorgées pour m’aider à dormir fut tellement aiguë que je rampai jusqu’à la calebasse pour en récupérer le fond. À l’idée de me laisser aller à cette luxure fatidique, j’éprouvai un réel soulagement.

Mais les cieux me préservèrent de ce passage à l’acte qui aurait supprimé toute chance de fuite ultérieure : des gouttes de pluie, de la taille d’une noisette, entamèrent leur musique ; elles s’écrasaient sur les feuilles, sur mes épaules, sur le sol, sur les flancs de mes amis comateux et sur le toit des

huttes avec un tempo crescendo. Le ciel d'un bleu presque noir se déchâînait. Plus puissants que les phares d'un cargo, des éclairs illuminaient la clairière. Nos gardes sortirent de leurs abris. Le tonnerre roulait ses canonnades et tous les membres de la tribu, affalés dans la gadoue ou les bras tendus vers les nuages approuvaient véhémentement cette exubérance des éléments. Le contraste entre ces énergumènes dansants sous le déluge et mes camarades vautrés dans leur soue avait un je-ne-sais-quoi de diabolique et barbare.

Bouche ouverte vers le ciel je profitai de l'aubaine pour sentir l'eau rebondir sur ma langue et mes lèvres. Je fermai les yeux. La pluie ruisselait sur mes joues ; mes cheveux s'aplatissaient, l'eau coulait sur mon front, derrière mes oreilles, et je remerciai le Seigneur de m'avoir par cette douche prodigué Son secours. L'averse me purifiait. La foudre grillait des châtaigniers, des renards et des tapis de fougères mais je ne m'en souciai guère puisque j'avais à boire une eau fraîche et délicieuse. Fini de sucer la rosée sur les pieux, j'avais enfin droit à un traitement de faveur.

Quand la pluie cessa, nos cerbères rejoignirent leurs chaumières. Ils en ressortirent méconnaissables, maquillés et bariolés, droits et dignes comme des javelots. Ils avaient revêtu leurs plumes et leurs appareils du dimanche, signes extérieurs de liesse qui annonçaient une kermesse. D'un pas cérémonieux, ils prirent la direction des enclos. Ils passèrent devant le mien et poursuivirent leur procession vers celui de Jean. Mon filleul assommé par les drogues ronchonnait en rêvant ; car tant au niveau du goût qu'à celui des effets, valium, temesta et tranxène semblaient n'être qu'insipides pipis de chat par rapport aux préparations concoctées par le virtuose qui remplissait nos calebasses.

Les mauvais traitements avaient perturbé son métabolisme.

Des spasmes agitaient sa carcasse.

Ils l'empoignèrent par les chevilles et entreprirent de le halier par les pieds. Jean ne se réveillait pas pour autant. Près d'un âtre ravivé et d'un tas de bûches humides, des femmes préparaient des récipients. Des enfants à l'ombre de leur mère jouaient avec des brindilles, s'inventant des petites aventures.

Lorsque les cordes passées autour de ses ligaments antérieurs du tarse et de ses malléoles internes et externes se resserrèrent, mon pauvre filleul commença à ouvrir les yeux. Le corps de Jean la tête en bas fut hissé au-dessus du sol – palans et poulies n'avaient apparemment plus de secrets pour nos hôtes. Jean surpris plus qu'affolé d'abord se tut, avant de brailler comme un

goret. Il ne s'époumona pas longtemps. L'un de ses bourreaux s'était emparé d'une massue et lui en asséna un coup précis. Derrière la nuque.

Des travaux d'équarrissage ont ensuite occupé la majeure partie de leur matinée. Derrière ma palissade, je tâchais de me faire plus petit qu'une souris. Ce spectacle m'horrifiait un peu. Je regardai pourtant la chose se faire sans détourner le regard comme si j'avais été en train de feuilleter un livre d'images sur l'épopée d'un groupe d'Inuits. C'était la première fois de ma vie que j'assistais en direct au dépeçage d'un être humain – mon filleul de surcroît. Une odeur de chairs carbonisées a enveloppé le campement. Fasciné par ce sabbat cannibale, je m'efforçai le ventre serré de ne pas en perdre une bouchée. Des idées abominables m'assaillaient, violentes comme des tiques. Si j'en réchappe, me disais-je, cette tragédie fera la une des journaux. Les magazines amateurs de sensationnel s'arracheront mes témoignages à prix d'or. Je donnerai des détails, des nègres écriront mes mémoires. Les crétins crieront au miracle. Je toucherai des droits d'auteur faramineux. Si j'en réchappe, me rabâchais-je pour m'envoler loin de la réalité et ne pas sombrer dans la folie, je construirais une église de mes propres mains. En hommage à ceux qui disparaissent victimes de la cruauté et de la boulimie de leurs congénères : des cierges s'y consumeront en permanence. Tassé au ras du sol, je priais. Je ne pleurai pas. Pas une larme. Mes yeux restaient plus secs que du vieux liège.

Admettant que se retrouver découpé en menus morceaux, puis salé ou bouilli est une forme d'échappatoire à la captivité et considérant par conséquent que Jean s'était en quelque sorte libéré, j'en conclus que nous n'étions plus que dix-neuf. Cqfd. Nous n'étions plus que dix-neuf. J'avais du mal à m'y faire. Il y avait un absent et pour une fois, je n'étais pas loin de penser que les absents n'avaient pas toujours tort. Le lendemain de cette immonde boucherie, ce fut au tour de Jacques, mon second filleul, de connaître un sort identique. Cela me permit de supputer que nos hôtes nous mettraient en conserves par ordre décroissant de poids. Si d'aventure je persistais dans mon ascèse végétarienne, j'avais donc toutes les chances d'être mangé dans les derniers – ce qui me laissait d'autant plus de répit pour organiser mon évasion.

Les jours passaient, monotones et navrants. Les tragédies et les découpes s'enchaînaient. Je n'y prêtais plus d'attention. Nos hôtes, prévoyants, remplissaient les garde-manger, dansaient, faisaient bombance, chantaient et ne rataient pas une occasion de jouer du tam-tam. Qu'ils fassent ce qu'ils

avaient à faire. Pour l'instant, ils me laissaient tranquille. Jour après jour, je constatais leur arriération mentale, qui n'avait d'égale que leur habileté pour écorcher vif, émincer, saigner, saucissonner, hacher, laisser mariner, étripier, cuire en daube, ébouillanter, dégraisser, trancher, fumer, vider, désosser, etc. Madame Santor, Georges, Martine Jabot, Joshua, Monsieur Michull que j'avais rarement vu aussi pitoyable, puis Mélissa, passèrent successivement à la casserole. Selon toutes vraisemblances, la tribu anticipait les rigueurs de l'hiver.

Quant à moi, ma maigreur devenait alarmante. J'avais patienté plusieurs jours en escomptant fiévreusement que des secours venus de la plaine mettraient un terme à notre cauchemar mais j'avais fini par ne plus attendre d'aide. Je ne comptais plus que sur moi-même. Mes onze amis encore en lice étaient bien trop amorphes pour m'apporter un quelconque soutien. Devenus esclaves d'une calebasse, ils étaient maintenus dans une torpeur stupéfiante et leur état se rapprochait de plus en plus de celui peu envié des zombies. Leurs paupières avaient contracté une teinte malade tirant sur le jaunâtre. Ils faisaient sous eux pendant leur sommeil. Leurs selles liquides attiraient des insectes saprophages, de l'ordre des diptères pour la plupart, et je comprenais mieux pourquoi nos enclos avaient été placés légèrement à l'écart du campement. Notre séjour à la montagne frisait donc certaines limites d'insalubrité inacceptables. Il fallait que je m'en aille ! Que je déguerpisse au plus vite. Mais mes gardiens étaient incorruptibles et, de toutes manières, pour que je puisse les soudoyer encore aurait-il fallu qu'ils me prêtassent un minimum d'attention.

Une nuit je tentai bien d'escalader la palissade de pieux mais je n'obtins que des griffures et des démangeaisons très désagréables. Après les pluies, j'avais également fouillé le sol mais les poteaux étaient si profondément enfouis que je m'étais cassé les ongles pour rien. Je n'avais pas les moyens non plus de creuser un tunnel en plongeant à plusieurs mètres sous terre et j'avais donc délaissé mes projets de galerie souterraine.

La nuit, coincé entre Thrasymaque, Sandra et Arturon pour ne pas souffrir du froid, je méditais pour élaborer d'autres astuces. Mais mon cerveau comme mes chairs s'asséchait. Ma jeunesse avait été employée à faire de moi un homme libre, autonome – et accessoirement heureux. J'avais pratiqué divers sports, dont le tennis et le judo. J'avais étudié le latin, la biologie et différentes théories d'économistes à la mode. J'avais vendu des sandales en cuir pleine fleur sur les marchés. J'avais vécu la valse et le tango lors de

banquets célébrant mariages et anniversaires de notables. J'avais financé des projets farfelus et misé sur des chevaux issus des haras les plus prestigieux. J'avais dompté mes peurs et caressé mes idéaux. J'avais séduit des femmes et désespéré mes maîtresses. J'avais voté pour élire mon Maire et j'avais planté des cerisiers du Japon dans le fond de mon jardin. J'avais chassé des chevreuils en Sologne et cassé des grèves à coups de licenciements abusifs. J'avais appris à ne jamais désespérer et à maîtriser la situation. Puis frôlant parfois la Bérézina, j'avais connu des déboires et des banqueroutes, des divorces et des remises en question – notamment lors du Krach boursier de 1973 – mais je ne m'étais jamais senti aussi proche du gouffre : j'étais au bout du rouleau, tant moralement que physiquement, et je ne percevais pas d'issue.

Déseparé comme un gosse incompris, je me mis à pleurer. Je pensai n'en être plus capable. Mes sanglots n'attirèrent personne... Le lendemain j'ai mangé un mille-pattes en guise de petit-déjeuner et ils sont venus chercher Arturon. L'un des gardiens m'a ausculté du regard. J'étais maigre comme un clou. Alors le gardien est allé chercher une calebasse contenant une ration, rien que pour moi. Sans doute croyait-il que mes compagnons de cellule mangeaient mes parts... Il n'avait pas l'air d'envisager que je puisse délibérément me laisser dépérir. Quand il a constaté que je ne touchais pas à ma cassolette, il m'a proposé des lamelles de viande fumée sorties de sa besace. Il me les tendait comme on tend des croûtons de brioches à des cygnes ou des canards, dans les jardins publics. J'ai refusé sa pitance. Il était hors de question que je prenne le risque de manger un bout de fesse de Madame Santor. Mon entêtement surprenait mon garde. D'une part, il ne comprenait pas qu'on puisse rejeter une offre aussi alléchante. Et, deuxièmement, me voir si squelettique le contrariait. Lui et toute sa tribu faisaient tellement d'efforts pour que leurs pensionnaires demeurent appétissants ! Tant d'ingratitude le dégoûtait. Je le déshonorais, je représentais la brebis galeuse qui risquait de contaminer le reste du troupeau et de fait, il me regardait avec un mépris saisissant. Une rangée de verrues sur les lèvres de sa bien-aimée ne lui aurait pas inspiré plus de désaffection. Il me considéra encore quelques secondes afin de bien s'imprégner de ma vilénie. Puis il m'attrapa par le bras et me souleva comme un fétu de paille. Il ne tenait pas à conserver dans son garde-manger un élément faisant preuve d'aussi peu de bonne volonté : il m'expulsa de son enclos sans ménagement.

Je ne parvenais pas à suivre le rythme de ses grandes enjambées de sorte



que je traînais derrière lui plus faible encore qu'une dépouille de marionnette obsolète. Il m'entraîna de cette brusque façon jusqu'aux abords d'un torrent gonflé par les dernières pluies de l'automne. De son sac-à-malices, il extirpa des cordelettes filandreuses et me lia jambes et bras autour d'un rondin grossier. Ce sauvage s'apprêtait à se débarrasser de moi : il était tout disposé à me jeter à l'eau ! D'un coup de pied, il a poussé la bille de bois mort avec moi accroché dessus dans les remous glacés. J'ai miaulé comme un chaton.

Le courant chahutait mon embarcation. Je bus la tasse, transi, ballotté par mille tourbillons. Mes os se fracassèrent contre des rochers ronds mais je tins bon ; ma liberté était à ce prix. Je concentrais toute mon énergie pour garder les yeux ouverts, la bouche et la tête hors de l'eau pour pouvoir respirer un peu d'air. Sur une rive, j'aperçus un monticule de sacs à dos, de chaussures de randonnée et de vêtements imperméables de toutes les couleurs. Ce sanctuaire ressemblait fort à un dépôt en plein air. Mes geôliers avaient dû y entasser les effets de moult promeneurs et d'une ribambelle d'alpinistes amateurs friands de hors-piste et d'excursion hors des sentiers battus. Mon rondin fit ensuite plusieurs tours sur lui-même. Dans le tambour d'une machine à laver, j'aurais été cent fois mieux. Après quelques culbutes chagrines et autant de vrilles assassines, mon radeau se stabilisa. Mes membres étaient bleus, meurtris, mon front entaillé, mes doigts tétanisés. Je grelottai. Mais les parties les plus abruptes avaient été franchies haut la main. Maintenant le lit du torrent s'élargissait ; mon calvaire s'adoucissait : l'une des cordelettes avait cédé lors d'un choc contre une caillasse et mon bras droit pouvait me servir de gouvernail ou de pagaie selon les caprices du courant. Jamais je n'aurais cru pouvoir tenir aussi longtemps – mes ressources m'étonnaient. Mon goût pour la vie était le plus fort. J'avais tenu le choc. Ivre d'une joie désespérée, je ramai avec l'enthousiasme d'un miraculé. Je ne réalisais pas encore que je venais de faire un bond entre l'ailleurs et l'ici, entre l'enfer et le paradis, entre le passé et le présent, entre l'impossible et le pourquoi pas. Je comprenais seulement que je venais de perdre tous mes amis.

\* \* \*



## AU PARADIS SANS PRÉAVIS

Ce soir-là, j'avais bu plus qu'à l'accoutumée. Beaucoup plus. Presque trop, aux dires de mes médecins. Aux limites de la bienséance, j'avais cassé trois verres, insulté un vieil ami et remis à sa place un jeune con qui faisait trop de bruit. Dans mon pays, les habitudes sont rudes, très rudes. Il faut être solide pour garder la tête froide et sauver les apparences. Mais j'ai une santé de fer. Ou du moins j'avais. Je n'ai jamais eu peur de vider une barrique avant d'aller danser sans tituber avec les femmes des notables, ces chers contribuables qui comme moi fréquentent les bals du comté. Sans tituber, c'est là qu'est la difficulté – vu mon métier, j'ai intérêt à assurer en toutes circonstances. Il n'est pas né celui qui me verra mordre la poussière aux pieds d'un comptoir.

Ce soir-là, quand même, la nuit était glaciale. Le ciel touchait les toits. Les antennes télé suffiraient, pensai-je, à crever la panse des nuages. J'étais seul sur le trottoir blanc et gris. Rien à signaler. J'en tenais une bonne. Le dernier bar de la ville venait de fermer, avec une heure de retard sur la législation en vigueur. J'avais laissé pisser. Comme à chaque fois – c'est pour ça que les barmen du coin m'appréciaient. En face, la rue était noire. Seule une petite lumière, plus loin, au niveau du bar de Biggy Mouth, indiquait que le gros Biggy avait lui aussi fermé en retard. La salle des fêtes n'était pas éclairée. Pas de bal ce soir. Pas de bol. Faudra attendre la semaine prochaine pour faire tanguer les grosses dames du comté.

« Au revoir shériff, à demain, 'tention aux grizzlys ! » a bouffonné Sam Morrus. Il a passé mon verre sous l'eau. Je n'ai pas répondu. Il est resté sur le pas de sa porte pour prendre le frais deux minutes puis a tiré les rideaux qui se sont laissé faire. Je me suis retrouvé dans le noir, engoncé dans ma parka fourrée. La neige était lourde avec des reflets bleus. Personne dans ce bled pourri pour balayer les trottoirs ! Les fainéants ! Faudra régler ça lors du prochain conseil municipal. Assommé par l'alcool, je n'avais plus qu'un désir : m'allonger sur mon plumard... Ou sur le canapé, si jamais, une fois revenu chez moi, je ne retrouvais pas la porte de la chambre.

Les ampoules des lampadaires étaient éteintes. Économies d'énergie obligent. La neige commençait à tomber. Une couche de plus.

Courageusement, j'ai décidé de rentrer à pieds pour digérer. À cette heure tardive, il n'y avait plus de taxi depuis belle lurette. Aimant bien marcher dans la neige et entendre le bruit des flocons qui se tassent sous mes semelles, ça ne me dérangeait guère. J'en avais vu d'autres. Dans ce putain de bled à la con. Le froid devenait saisissant. Dans mon pays, l'hiver est terrible. J'ai accéléré le pas. Mon chien m'attendait. Il m'attend toujours, juste derrière la porte, prêt à me sauter dessus dès qu'il m'entend farfouiller dans la serrure. Petit à petit, dérapant sur la glace, je me suis mis à courir. Direction la maison. Avec une allégresse que chaque enjambée réchauffait. Par-delà le verre de mes lunettes, les cristaux de neige virevoltaient devant mes yeux. Les flocons tournoyaient. Par beau temps, l'été, quand la journée débute et que j'ai bien dormi, quelques minutes suffisent pour couvrir la distance qui sépare l'église de mon chalet. Un chalet chaleureux. À l'orée de la forêt. Il avait appartenu à Vernon Maclum, un trappeur qui, parti chasser dans la montagne, n'était jamais rentré. Son 4 × 4 avait versé dans un ravin. Il fallut attendre le printemps avant de retrouver Vernon. Après que la commune en a fait l'acquisition, sa bicoque m'était revenue. J'y étais bien. Pour un peu, j'aurais presque été content que ce vieil alcoolo de Vernon Maclum se soit planté en bagnole pour me laisser son chalet. D'où il était, peut-être avait-il vu que j'avais refait les peintures à neuf et changé les tuyauteries de sa salle de bains. Qui était devenue *ma* salle de bains.

À mi-chemin entre mon matelas et le comptoir de Sam Morrus, mes jambes tricotaient sur le verglas. Mes vieilles godasses crissaient sur la neige fraîche et mes bras faisaient balanciers pour m'aider à tenir debout. Je me hâtai pour être rapidement au chaud, pour affaler, en désespoir de cause, mon ivresse et ma carcasse épuisée dans la douceur de mes coussins cossus.

Et peut-être jouer quelques notes sur mon orgue électronique. Le froid me piquait le nez. Putain ça caillait. À la sortie de la ville, de cette petite ville amorphe, engourdie par l'hiver, où les distractions sont si rares pour les célibataires et pas beaucoup plus nombreuses pour ceux qui souhaitent malgré tout fonder une famille ici, à la sortie de ce bourg de dégénérés donc, mon cerveau a envoyé un ordre bégayant à l'intention de mes rotules fébriles. Le sol s'est déroché. J'ai vacillé, en plein élan, j'ai compris que j'allais me rétamé. Mes bras ont bien tenté de tournoyer pour rétablir la situation mais ça n'a pas suffi. Je me suis gaufré. La tête la première dans une sorte de congère molle et brûlante qui m'a quand même étourdi. « Bonjour Madame Congère ! Enchanté de faire votre connaissance. » Ce gros tas de glace semblait ravi de me rencontrer. Il venait d'arriver dans la région et ne devait pas connaître grand-monde.

La veille, il n'était pas là.

Car la veille aussi, j'avais couru pour rentrer chez moi. Mon chien m'attendait. Comme toutes les nuits depuis trois semaines, il neigeait. Le soleil réapparaissait plus tard dans la journée. Pourtant, Dieu sait comment, j'avais réussi à éviter tous les obstacles... La veille aussi, j'avais bu pour me réchauffer. Parce que dans ce pays que l'on aurait sûrement dû laisser aux castors et aux Indiens, il faisait froid huit mois sur douze. J'avais bu, un peu par vice peut-être je le confesse, pour oublier que je n'étais qu'un grand myope même pas fichu d'attendre le mètre quatre-vingt, un grand gars gras aux épaules flasques qui n'avait jamais rien fait de ses dix doigts et qui parasitait les traitements attribués aux fonctionnaires de l'État... Un triste sire qui se faisait malgré tout respecter. Du moins chez Sam Morrus et chez Biggy Mouth, les seuls types qui, à trois cents kilomètres à la ronde, avaient encore la bonté de me faire crédit.

Puis, ultime dérapage, il y a eu cette chute. Putain de congère à la con. Vautré sur le ventre, les bras en croix, je savourais les yeux fermés la fraîcheur ruisselante de la neige sur mon visage.

Soudainement sans force, j'eus envie de me laisser sombrer. Ma volonté me quittait. Comme ma femme dix ans plus tôt qui ne supportait plus mes écarts de conduite et qui est partie vers le Sud avec mon cousin. Ils ont eu mille fois raison de quitter le navire. Quelle est la femme, vite, donnez-moi un nom, une adresse, qui aurait été assez sotte et suffisamment forte pour partager mon triste sort ? Comme un enfant les yeux mi-clos, je me suis endormi de tout mon saoul, la bouche ouverte embrassant cette enfoirée de

Dame Congère dans un long baiser frais. Les flocons continuaient de papillonner. Ils profitaient de mon sommeil d'ange pour me blanchir dos et mollets. Le temps passait. Je m'engourdissais, à petit feu, dans les tentacules sournois d'un coma plus filandreux que cent méduses mises bout à bout. La neige me faisait froid dans le dos. Mon chien m'attendait. À mon grand détriment, l'au-delà s'apprêtait à saisir sa chance. Recouverte d'un linceul poudreux, ma parka scintillait. J'atteignais le stade de la congélation à ciel ouvert. Comme ces mammoth découverts dans les glaciers, je m'éteignais sans m'en apercevoir... Quand je me suis réveillé, j'avais mal au ventre. Les paupières plus lourdes que des souches profondément enracinées, j'étais tout chose, complètement à côté de mes vieilles bottes. Encore un tantinet ensommeillé, je me suis frotté les yeux par cette sorte de manie matinale qui nous pousse à reproduire les mêmes gestes au sortir des rêves de chaque nuit. Ensuite, je me suis gratté le haut du crâne. Et j'ai eu un haut-le-cœur. J'ai vomi mes bières. Même celles offertes par le patron. J'ai essayé de visualiser les dégâts, prenant à ce moment note d'une réalité pour le moins catastrophique : j'étais nu. Complètement à poils ! Nom d'un putain de putois mal-baisé ! Totalemment nu ! Aussi nu qu'un filet de colinot déshabillé sur l'étal en glace pilée d'une poissonnerie d'État. Par chance et très étonnamment je n'avais pas froid. Par contre, je ne savais pas très bien où j'étais, ni ce que je faisais, ni qui j'étais, et encore moins ce qui m'attendait. Une inquiétude sourde et muette commençait donc naturellement à sourdre. Ce n'était qu'un simple filet, à peine un ruissellement, mais je devinai que si je laissais couler, vu l'épaisseur de mes digues, je serais vite submergé.

La neurasthénie prête à bondir me guettait-elle de ses petits yeux hideux ? J'aurais bien aimé disposer d'un miroir pour me rassurer. Mes idées n'étaient pas nettes ; elles n'étaient pas à leur place habituelle, comme si quelque personne avait pris la liberté de les pousser sur le côté pour agrandir la pièce. J'étais totalement nauséux. Si le maire ou le pasteur m'avaient ramassé dans cet état, je n'aurais pas donné cher de mon matricule. Mes chétifs efforts pour réfléchir et me rappeler ce que j'avais pu faire m'embrouillaient encore davantage. Le fil ténu, misérable, de mes pensées, lourdes, congestionnées, s'était rompu : ces dernières avaient dû ferrer un poisson trop gros pour elles. Mais à n'en pas douter, et je n'en doutai pas, j'avais été la victime d'un sabotage. Qui avait osé s'en prendre au shériff ? Une ordure de couille molle avait profité de l'abdication de mes sens pour mutiler mes organes de compréhension des événements. Dans ce bled à la

con peuplé de bouseux qui avaient pour fierté principale les trophées de chasse trônant comme des gargouilles velues au-dessus des portes d'entrée, on pouvait s'attendre à tout. Mais quand même voyez-vous ça m'étonnait d'eux. Mon cerveau fonctionnait en dépit du bon sens. C'était pénible. Pourtant malgré mes sensations d'égarement spatio-temporel, le souvenir de mes bolées englouties avec cette avidité et la passion propres à tous ceux qui savent tenir la marée s'esquissait encore. J'avais quitté Sam à regrets. Je revoyais aussi ma course sous la neige. Des images intactes persistaient donc à sortir de l'ombre. C'était bon signe. Néanmoins, ces quelques réminiscences ne m'instruisaient guère sur ce que mes vêtements avaient pu devenir. J'y tenais à ma parka rouge - Carla disait que le rouge allait bien avec mes yeux. On m'avait vraiment dépouillé de tous mes biens, mon portefeuille, mes clopes, nom d'une pute mal baisée, ça n'allait certainement pas se passer comme ça ! Qui c'est le shériff ici ?

Autour de moi, la neige avait fondu. La lumière était d'une blancheur aveuglante. Ça sentait le vomis. Une odeur à vous faire rapidement tourner de l'œil et qui ne donnait envie à personne de s'éterniser. Dans ma gorge, il y avait des relents de bières et de cacahuètes bien grasses. Tous ces éléments étaient désagréables. Je me suis mis à grelotter. La peur me gagnait. Mes oreilles sifflaient. Par une espèce de prudence idiote, je portai machinalement ma main droite sous mon aisselle gauche, cherchant désespérément mon P38. Ne l'y trouvant pas, un bain chaud et un café en guise de consolation m'auraient contenté. Cela ne m'aurait pas dérangé non plus d'écouter les *Nocturnes* de Frédéric Chopin – sur internet, j'ai réussi à télécharger l'ensemble de son œuvre. J'aime entendre le son calme de son piano quand mon chien repose à mes pieds. Et que dehors règnent la tempête et le blizzard. Mais à cet instant, j'aurais préféré m'engouffrer dans les tunnels du train fantôme de la foire de Clitsburg, avec à la main une barbe à papa sucrée pleine d'hydroxyde de strontium, plutôt que de me retrouver stupidement nu dans cet endroit inconnu qui ne me disait rien qui vaille. En tous les cas, si quelqu'un était en train de me faire une blague, j'étais à deux doigts de la trouver vaseuse. J'avais presque envie de m'énerver un bon coup et de taper du poing sur le premier comptoir venu. De gueuler et de faire valoir mes droits. En règle générale, j'aime comprendre ce qui m'arrive. Surtout le matin. Par exemple le jour où Carla, ma femme, a pris la tangente, elle a pris soin de me laisser une lettre d'explication. Ses mots d'adieu m'ont aidé à relativiser. Or depuis mon réveil, depuis trop longtemps, il n'y avait

personne pour l'éclairer, ma lanterne. Et ça me filait les pétoches. S'agissait-il d'un coup tordu de mes auxiliaires – des petits merdeux fraîchement sortis de l'École qui croient que non seulement la loi est faite pour être appliquée mais qu'en plus, ses représentants sont aussi là pour montrer l'exemple – s'agissait-il d'une de leurs astuces visant à me faire comprendre qu'il était temps de rompre avec la boisson ?

Ma vessie a entrepris de se signaler. La lumière était devenue hautement pénible et réellement sans rapport avec le besoin de pénombre que je ressentais. La lumière semblait être, tellement elle épurait les couleurs jusqu'à l'éblouissement, le fruit d'une activité radioactive. Mes lunettes auraient peut-être atténué cette agression mais malheureusement, j'étais incapable de dire en quel endroit j'avais pu les laisser. L'impression d'être dans le département des prématurés d'un hôpital stroboscopique spécialisé dans les fécondations in vitro dominait. N'y manquait qu'une odeur d'éther – c'eût été le bouquet. J'ai uriné. Longuement. J'en éprouvai un immense plaisir, primitif, enfantin. La nature me montrait sa pusillanimité. Mais j'avais beau tourner la tête en tout sens, aucune ombre, pas même la mienne, aucune silhouette, aucun mouvement, aucun son n'était perceptible à plusieurs miles à la ronde. Alors dans un même élan de délivrance absolue, je me suis mis à chier. Oui ! Et je me suis senti léger, plus léger que ces sternes et ces goélands qui planent au-dessus des vagues quand il y a du vent. Seule l'irradiante lumière persistait à me brûler les yeux. À force de cligner par réflexe, mes paupières de nyctalope me faisaient pleurer et des larmes imprévues coulaient sur mes joues mal rasées. Cela faisait une éternité que je n'avais pas chialé – vraisemblablement depuis le départ de ma douce épouse, cette salope de Carla qui avait préféré partir avec mon cousin – et peu à peu cet épanchement que je ne désirais nullement interrompre m'a calmé.

Mes tremblements cessèrent.

Depuis que mon corps s'était vidé de ses impuretés, je reprenais vie. Venue de nulle part, une bonne humeur béate réapparaissait. Les poils de la bête repoussaient. Ma vigueur revenait au grand galop, personne ne pourrait dire que le shériff du comté se laisse longtemps aller. Je me sentais liquide. Une sensation de clarté m'envahissait. Les uns après les autres, mes globules s'écoulaient dans un fourmillement fluide et ordonné, comme autant de perles en file indienne. Mes yeux mi-clos s'habituèrent à l'intensité de la lumière. Autant dire qu'une telle félicité m'interdisait de me faire du mouron. J'étais dans un état frivole et second, satisfait d'oublier les grandes



lignes de mon lointain passé. Mes gueules de bois et toutes mes vieilles joies me semblaient infiniment futiles, si peu dignes d'intérêt. Libéré de mes vieilles entraves, il ne me restait plus qu'à contempler du haut de mon mètre soixante-dix-neuf la nouvelle vie qui se profilait devant mon moi régénéré, ce corps tout neuf qui déjà ne désirait plus ni café ni cigarette ni toutes ces choses, toutes ces cochonneries que je jugeais désormais si étrangères qu'elles en devenaient absurdes, tellement inessentiels qu'il n'y avait plus lieu d'en tenir compte. L'inconséquence de la matière m'était révélée, dans toute sa brutalité, et bien que shériff du comté, je ne m'en suis aucunement formalisé. J'avais d'autres loups à abattre. Mon étoile redevenait poussière. Sereinement, j'ai donc fait le deuil de ma montre-chronomètre – un cadeau des sœurs de Clara, pour mes trente-cinq ans, qui indiquait l'heure sur les cinq continents, comme si cela avait pu m'être utile, à moi qui avais horreur de voyager. Elle avait quitté mon poignet, laissant une marque blanche. J'en étais amusé : je venais de subir un pillage en règle pendant mon sommeil et moi qui avais été le garant de ce droit sacré qu'est la propriété privée, je ne trouvais rien de mieux à faire que d'en être amusé ! C'était le monde à l'envers. Pourtant, même si des bouffées de paix intérieure m'ankylosaient, doucereusement, une énigme demeurait irrésolue : qu'est-ce que je fichais là ? Je me suis assis, en tailleur, pour méditer. Cette pose m'était inhabituelle au possible, je préférais m'accouder au comptoir de Sam Morrus ou me balancer sur ma chaise, les pieds sur mon bureau, en feuilletant des magazines. Mais en la circonstance, m'asseoir comme un Bouddha de pacotille me paraissait indispensable pour mener ma réflexion à son terme. J'ai baissé la tête. Je l'ai laissé reposer entre mes mains. À l'intérieur de mes paumes aplaties, mes tempes battaient, lentement, tempo reposant, à la façon de ces mélodées négroïdes que Carla aimait tant écouter, en boucle, des heures durant, quand elle avait le cafard et qu'elle en avait marre de m'attendre pour dîner.

Dans cette pause, subitement mon sexe m'est apparu dans toute sa flagrante inutilité. Il était recroquevillé avec l'humilité de quelqu'un qui demande à ce que l'on ne s'occupe pas de lui – ou du moins pas pour l'instant. Qu'allait-il devenir ce petit zizi maussade ? Quelles allaient être ses futures fonctions ? Je m'en contrefichais comme de ma première branlette. Que ce soit mes intestins, mes poumons, mon cœur ou bien mon foie, chaque parcelle de mon organisme admettait tout d'un coup, dans une sorte de volte-face décisive, son inanité absolue. La faim, la colère, la soif, l'angoisse,

les regrets, tout cela à présent appartenait à la sphère de l'has-been. Ce que pouvaient penser les autres, je crois que je n'en avais plus rien à battre. Sam Morrus se paierait ma poire – et alors ? Le shériff du comté changeait son fusil d'épaule. Fini de jouer au berger et de surveiller cet insensé troupeau de cons bêlants ! Mon isolement devenait l'idéale condition. La solitude me comblait. Hosanna ! Alléluia ! Ma vie prenait tout son sens. Carla et ses sœurs pouvaient aller se faire cuire un œuf chez les Turcs. Pour rien au monde, je n'aurais alors croyez-moi souhaité la moindre compagnie – pas même celle de ce vieux pirate de Billy Bobbum qui avait promis de m'emmener à la pêche près de Santa Builder, où il connaît des coins... Et tant pis si mon chien crevait à force de m'attendre. Le temps était venu de me contenter de moi-même. Et d'en éprouver à chaque instant une indicible allégresse. J'atteignais enfin le degré suprême de la réalisation de soi, apothéose surlignée au fluo d'un trait de narcissisme car en effet je n'avais plus que mon image à sublimer et ça me convenait tout à fait. La haine de soi ? La certitude d'être un raté ? Ça n'existait plus ; c'était devenu quelque chose d'étranger, de lointain, de définitivement dépassé. Personne n'était plus de taille à m'empêcher de rêver ouvertement que j'étais bel homme, intelligent, unique, héroïque et digne de frapper à la porte de l'Olympe ! Tout glissait comme sur des patinettes parfaitement fartées. Il ne me restait qu'un truc à régler : trouver où j'étais et ce que je devais y faire. Une enquête de routine – depuis le départ de Clara, je m'étais régulièrement posé la question et ne trouvant pas de réponse qui tenait la route, j'étais devenu le meilleur client de Sam Morrus. Nonobstant, au fond de moi-même, je tenais à découvrir l'identité du fumier qui avait eu le culot de me dérober ma montre-chronomètre, mon insigne, mon fidèle P38, mes vêtements, mon écharpe et mon caleçon kaki, souvenir de mon putain de Service National, où je n'ai pas servi à grand-chose si ce n'est à cirer les pompes d'un colonel qui s'appelait Markus Papagrain... On m'avait tout fauché et ça m'énervait d'être le dindon d'une farce dont les tenants et les aboutissants m'échappaient. Ce n'était pas que je tinsse férocement à mes affaires – hormis mon clebs et mon piano, il ne me restait que peu de choses auxquelles m'accrocher – mais un délit avait été commis et il était de mon ressort d'en découvrir l'auteur. À pas de chacal, le naturel revenait. Quand on est comme moi, depuis des années, shériff du comté, il y a un minimum de correction à faire respecter. Le fumier mal avisé d'abuser de mes faiblesses va apprendre de quel bois je me chauffe, me disais-je en arborant un rictus de chasseur de têtes. On ne se frotte pas impu-

nément au shériff du comté ! La loi est avec moi. J'en suis la quintessence. Je suis un putain de fonctionnaire assermenté ! La main droite solennellement levée, j'ai juré sur la Bible – cochon qui s'en dédit –, fermement décidé à laver l'affront. En punissant le, la, ou les coupables. Quand on accepte d'être nommé shériff, et même si l'on occupe ce poste à la noix parce que personne d'autre n'a voulu s'en charger, on signe un contrat à vie, valable vingt-quatre sur vingt-quatre. Et même si l'on est un minable, même si l'on bute dans les congères au lieu de courser les voleurs, on doit s'appliquer à faire respecter l'ordre, l'honnêteté et si possible, la vertu – Matthias Lefèvre, Almodo Latrique et Rico Di Calvino, les trois petits branleurs qui me servaient de subalternes depuis que le Conseil avait décidé d'augmenter les budgets consacrés à la sécurité du comté, croyaient dur comme fer à toutes ces balivernes et aussi, ils allaient tous les dimanches à l'office.

Livré à moi-même, il me fallait élucider cette affaire qui représentait peut-être le dernier dossier de ma carrière. J'en faisais une affaire personnelle et ces affaires-là étaient les seules qui m'intéressaient. Mon auriculaire me disait que je n'étais pas forcément au bout de mes peines. Premièrement, peu loyaux, les indices s'étaient sans scrupule absentés de la blanche étendue qui m'englobait. Secundo, comment décrypter le mobile ? J'étais dans l'impasse, seul avec mes suppositions foireuses. À la première piste qui se présenterait, j'étais donc prêt à foncer tête baissée. Qu'avais-je à perdre ? Il me restait si peu. Je devais tout reconstruire, réévaluer, à commencer par mes propres certitudes, mes sensations (passablement dérégées par cette ambiance silencieuse qui mettait en permanence un malin plaisir à refuser l'absorption des radiations chromatiques), mes opinions (de plus en plus changeantes au fur et à mesure que j'essayais de m'habituer à ce mode de vie tout neuf) et tous ces repères et toutes ces bornes qui avaient disparu de mon espace vital. Il fallait que je sois fort pour restaurer tout ce monde englouti. Subséquemment, je décidai de me retrousser les manches et de me mettre au travail. Ces résolutions m'ayant apaisé, j'ai déambulé au hasard pendant très longtemps. J'étais tranquille. Rien ne pressait.

Au terme de cette promenade sans fin, j'ai aperçu un groupe de petites silhouettes – des ombres chinoises qui discutaient avec force éclats de rire loin devant moi. Un mirage ? Un trompe-l'œil ? Le début d'une *big* berlue ? Je me suis rapproché. Ils ne se méfiaient pas. Eux aussi étaient nus comme des vers, les bras ballants, l'air aussi tranquille que s'ils avaient été en train de regarder un match de cricket. J'ai toussoté pour attirer leur attention.

Ils se sont retournés, de sorte que j'ai pu les dévisager. Ils me fixaient. Je les reconnaissais ! Tous, leur nom, leur prénom, leur histoire, leurs lubies, je savais tout sur eux ; et de leur côté, eux non plus n'avaient pas l'air franchement surpris de me voir là. Cet homme à la musculature avantageuse et aux cheveux bouclés, n'était-ce pas Ayrton Senna, le fabuleux Brésilien à la hargne incomparable, celui-là même qui avait remporté tant de prix avec l'écurie McLaren ? Et celui-là, c'était Dean, James Dean ! Je n'en revenais pas. Mes héros ! Comment aurais-je pu en revenir ? Que foutaient-ils là, qu'attendaient-ils ? Et cette demoiselle gracile qui ressemblait à Isadora Duncan, non – ma femme nourrissait une admiration sans limite pour les danseuses en collant – ce ne pouvait être réel, elle était en pleine discussion avec Vernon Maclum, ce vieux chafouin qui n'avait jamais su faire un compliment à qui que ce soit et qui se rendait à Clitsburg pour voir les filles et s'en taper une à l'occasion ! Non, ce n'était pas possible... Ils parlaient de leurs mésaventures. Isadora penchait la tête et montrait son cou fin qu'une écharpe prise dans la roue avait suffi à casser d'un coup sec. Impayable sujet de conversation. J'avais affaire à un attroupement d'accidentés de la route... Ce vieux Vernon, qui avait raté un virage et qui s'était payé le ravin. Le con... Alors j'ai compris pourquoi je m'étais senti si dépaysé en me réveillant avec cette impression d'avoir raté un épisode. Avec le recul, j'admettais d'ailleurs comme tout à fait normal le sentiment de ne plus avoir les pieds sur terre. Le cœur et l'estomac légers, j'ai fait une croix sur ma montre-chronomètre. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes illuminés. La neige avait fini de me brûler le visage. Les rires et les bruits de voix autour de moi me rassuraient, familiers. « Shériff, entendis-je, vous attendez le prochain bus ou vous montez avec nous ? »

\* \* \*





## SOMMAIRE

En allant voir la mer...	p. 7
L'amoureux fou...	p. 15
La cinquième roue du carrosse...	p. 29
Oncle Henry...	p. 53
Au paradis sans préavis...	p. 83





## **REMERCIEMENTS**

Au-delà des aides apportées par sa compagne Delphine, qui vinrent compléter les encouragements répétés de Charles Lescuyer, l'auteur tient à souligner, plus globalement, la qualité du fond de l'air breton, si propice à la création.



## DU MÊME AUTEUR

*Chroniques ivoiriennes* Éditions L'harmattan, Paris, 2005

*Derrière les géraniums* Éditions Le Manuscrit, Paris, 2007

*Les arcanes de la loose* Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2008

*Straed Naonediz - Histoires de la rue Nantaise* Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2008

*La loterie byzantine* Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2009

*La vengeance du dindon farci* Collectif - Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2009

*La saison des arcs-en-ciel* Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2010

*L'île des valeureux* Collectif - Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2010

*Histoires de proches* Collectif - Éditions Jacob-Duvernet, Paris, 2010

*La clinique du docteur S* Collectif - Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2012

*Louissette number one* Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2013

*Une nouvelle aventure de Jim la Terreur* Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2013

*Un p'tit câlin avec plein d'amour dedans* Collectif - Éditions La Gidouille, Yffiniac, 2013



**Editions de la rue nantaise**  
**16c rue nantaise**  
**35 000 Rennes**

Impression : Identic, Cesson-Sévigné, septembre 2007  
ISBN : 978-2-9529200-0-1

